

5 frs

SIGNAL • NUMERO 1 • 1914

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 15 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 5 fr. / Hongrie 50 fillér / Italie 3 lire / Norvège 50 øre / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 øre / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 15 kurns / Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pl.

Signal



Les méthodes de guerre américaines

Le général U. S. Grant, responsable de la première guerre totale. «Signal» publie dans le présent numéro d'intéressants détails sur ce personnage ainsi que sur le «plan Anaconda».



NUMERO 1/1944

SIGNAL

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIERES

La guerre: une lutte mondiale.

	Page
La Charte de Moscou	2
L'Amérique terre des promesses	8
Le système Anaconda. Contribution de l'Amérique à la conduite de la guerre	12
La deuxième manche. Les facteurs décisifs du drame italien	18

Le nouvel aspect du monde: l'avenir de l'Europe.

Les légionnaires convalescents	15
--------------------------------------	----

La vie d'aujourd'hui:

Des Français dans la Waffen-SS	6
Venues de toutes les professions. Des auxiliaires féminines du service de renseignement de l'armée	33

COPYRIGHT 1944 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

POUR SA PATRIE

ARATHIL C. N. NAMBIAR



NOUS sommes prêts, en cet instant éminemment décisif que nous a assigné le destin, à accepter les plus lourds sacrifices et à jeter toutes nos forces dans la balance pour obtenir la liberté. Une telle profession de foi du chef du Comité central de l'Inde libre, A. C. N. Nambiar, ré-

sume toute une vie, exclusivement consacrée à la lutte que soutient son peuple asservi. Agé de 45 ans et journaliste, il étudia d'abord à l'université de Madras, et plus tard à Londres. Depuis 1925, et à quelques interruptions près, il séjourne en Europe. Une amitié déjà ancienne le lie à Bose et au pandit Nêru.

Le front puissant de cet Hindou d'un type fin du sud cache une volonté arrêtée : conquérir la liberté des Indes. Cette volonté ne se rattache pas à quelque point particulier de l'immense assemblage que représente son pays au triple point de vue climatique, racial et religieux. Pour lui, cette terre forme un tout indivisible, où l'Angleterre lèse la dignité d'une culture plusieurs fois millénaire, un tout dont la participation au développement de l'humanité est étranglée sur l'ordre de Londres et que la Cité considère comme taillable et corvéable à merci. Les jours de « gloire » chantés par Kipling sont définitivement passés pour les Britanniques aux Indes. Aux bords du Gange, des masses humaines chérissent un idéal de liberté qui, sur mille sentiers, les pousse à l'affranchissement de leur patrie.

LA CHARTE DE MOSCOU

Si nous nous permettions, en Europe, de nous réunir en conférence avec les Japonais pour décider du sort des États américains, sans qu'un seul représentant de ces États fût présent, on ne manquerait pas de considérer cette initiative non plus comme un cas politique mais comme un cas clinique. Or, de telles conférences ont lieu au sujet de l'Europe, sans qu'aucun représentant européen y prenne part. On voit qu'il s'agit ici d'une nouvelle interprétation de la « liberté ».

EN automne de l'année 1916, l'archéologue anglais T. E. Lawrence débarqua à Djeddah, le port de la Mecque, pour organiser contre les Turcs la révolte des Arabes, déjà en pleine effervescence. Il cherchait un chef arabe et trouva finalement l'émir Fayçal, fils du chérif de la Mecque, qui par sa taille et son tempérament lui apparut comme un nouveau Richard Cœur-de-Lion. Dès sa première et fameuse entrevue avec Lawrence, l'émir Fayçal lui déclara qu'il était prêt à se mettre à la tête du mouvement de libération arabe. Mais il réclama la garantie que les territoires arabes libérés ne seraient pas placés plus tard sous la souveraineté britannique ou française. Lawrence promit de grand cœur.

Cependant, quelques mois auparavant, les Anglais et les Français avaient déjà signé à Londres, au Foreign Office, un traité dans lequel ils s'assuraient mutuellement le partage ultérieur des vastes territoires arabes. Quant à la liberté arabe, en faveur de laquelle le colonel Lawrence faisait à la même époque de la propagande à Djeddah, il n'en était nullement question dans le traité. Lawrence d'ailleurs, ignorait alors complètement l'existence de ce traité. Sa campagne commença. Peu à peu il se rendit compte qu'il n'était que l'instrument d'une vaste escroquerie. Mais il fut obligé de taire aux Arabes la vérité. La grande campagne contre Damas suivit son cours. Fayçal était persuadé qu'il combattait pour la cause arabe. En réalité, il se battait uniquement pour un traité secret, au sujet duquel il n'avait jamais été consulté. Puis ce fut la conférence de la Paix à Paris. On avait conféré à Fayçal une haute décoration anglaise. Mais on ne le laissa pas prendre la parole. Harold Nicolson écrit dans ses souvenirs que le colonel Lawrence errait « à travers les couloirs de l'hôtel Majestic, furieux, les lèvres serrées, ressemblant à un collégien qui aurait le menton d'un général ».

La liberté pour laquelle les Arabes avaient combattu se perdit dans les dossiers des nouveaux maîtres du monde qui, dès lors, ne s'occupèrent plus de ce qu'ils avaient promis.

Il suffit de remplacer l'Arabie par l'Europe et Lawrence par Eden pour avoir une idée nette de ce qui vient de se passer au cours de l'automne dernier.

Durant l'été 1940, le gouvernement britannique organisa dans le sombre palais de Saint-James, à Londres, une séance solennelle dans laquelle les « gouvernements européens alliés »

sous la présidence d'Eden se promirent « de combattre pour leur liberté ». C'est ainsi que les Anglais et les gouvernements émigrés, caractérisèrent la lutte entreprise contre l'Allemagne.

C'est sous le même mot d'ordre qu'avec l'aide anglaise, américaine et soviétique se produisit, quelques mois plus tard à Belgrade, le « putsch » du général Simovitch, à la suite duquel les États des Balkans furent plongés dans une misère qui aurait pu leur être épargnée. C'est aussi sous ce mot d'ordre que de Gaulle commença à imposer aux Français un nouveau sacrifice de vies humaines.

Il n'y eut plus de nouvelle conférence au palais de Saint-James. Par contre, Eden se rendit à Moscou. Sur le résultat de cette conférence, il suffit de citer le communiqué de « l'Observer » du 7 novembre 1943 :

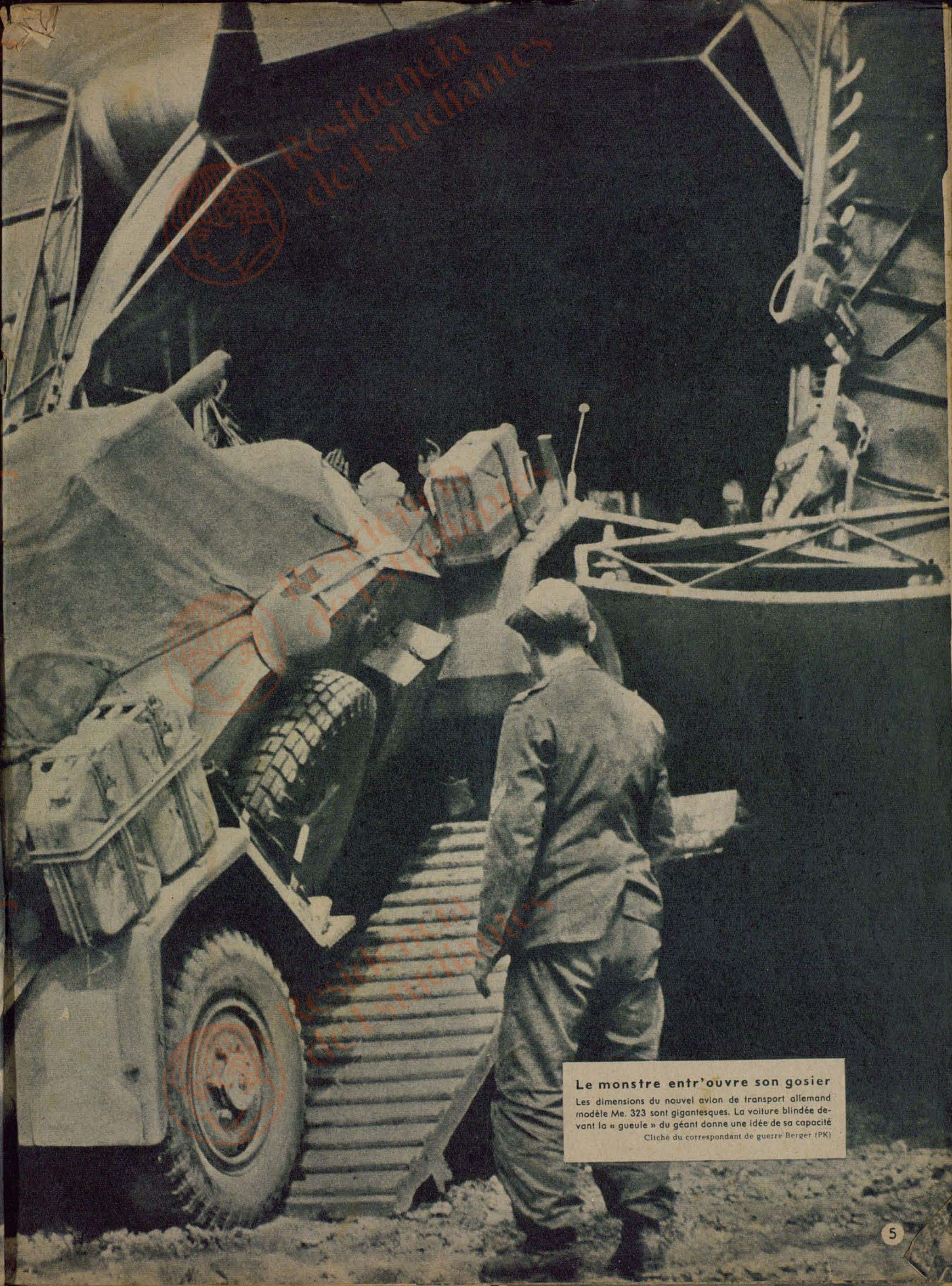
« La décision la plus importante de la conférence de Moscou est la fondation d'un comité anglo-russo-américain pour l'Europe. C'est sans doute la première fois dans l'histoire qu'une association politique cherche à prendre des décisions et des responsabilités concernant l'ordre européen sans qu'aucun pays du continent ne se trouve représenté. Il s'agit d'une commission européenne sans la France, ni l'Italie, ni l'Allemagne, sans la Pologne, ni l'Espagne, sans les Pays-Bas ni les nations scandinaves. Il y a quatre ans, un tel plan aurait été jugé comme la conception d'un fou. Aujourd'hui, personne ne songe à s'en étonner. Cela montre qu'une transformation formidable s'est produite dans les rapports entre les puissances mondiales. »

« L'Observer » a parfaitement raison dans ses constatations. Il a seulement tort de prétendre que personne ne s'étonne de cette folie, car il se contredit lui-même lorsqu'il parle des troubles et des signes de mécontentement qui se sont manifestés à Londres, à Alger, au Caire, parmi les Polonais, les Français, les Serbes et les Grecs. Même les émigrés qui osent à peine réclamer pour ne pas risquer de se voir supprimer l'assistance financière qui leur permet de vivre, ont compris qu'on décide froidement et sans égards du sort des nations européennes. Ils se trouveraient exactement dans la même situation que l'émir Fayçal, à l'hôtel Majestic en 1919, s'il ne s'agissait pas de rêveries dont on ne saurait tenir compte puisque le continent européen est aujourd'hui, comme il y a trois ans, sous la protection de l'armée allemande dont la lutte est mise au service d'un seul objectif : « L'Europe aux Européens ».

1943 = 18

D'ailleurs...

18 = 43, tel était le mot d'ordre par lequel les Anglo-Américains annonçaient pour l'année 1943 l'effondrement de l'Allemagne. L'année 1943 est écoulée, et le magique attrait du slogan est tombé: 43 n'a pas été 18. Désormais, l'Europe attend la nouvelle prophétie pour 1944

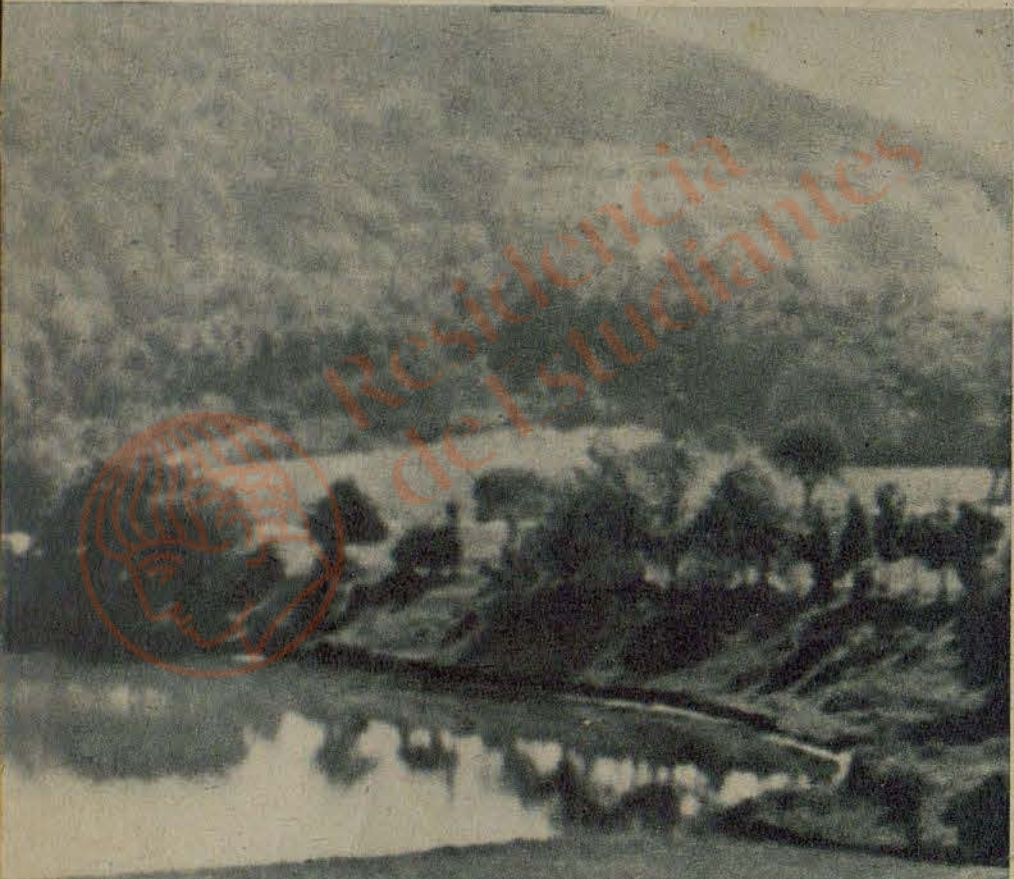


Le monstre entr'ouvre son gosier
 Les dimensions du nouvel avion de transport allemand modèle Me. 323 sont gigantesques. La voiture blindée devant la « gueule » du géant donne une idée de sa capacité
 Cliché du correspondant de guerre Berger (PK)



Souplesse et élasticité sont entretenues grâce aux jeux et à la gymnastique. Le programme des sports mêle fraternellement, dans ses exercices variés, volontaires et instructeurs.

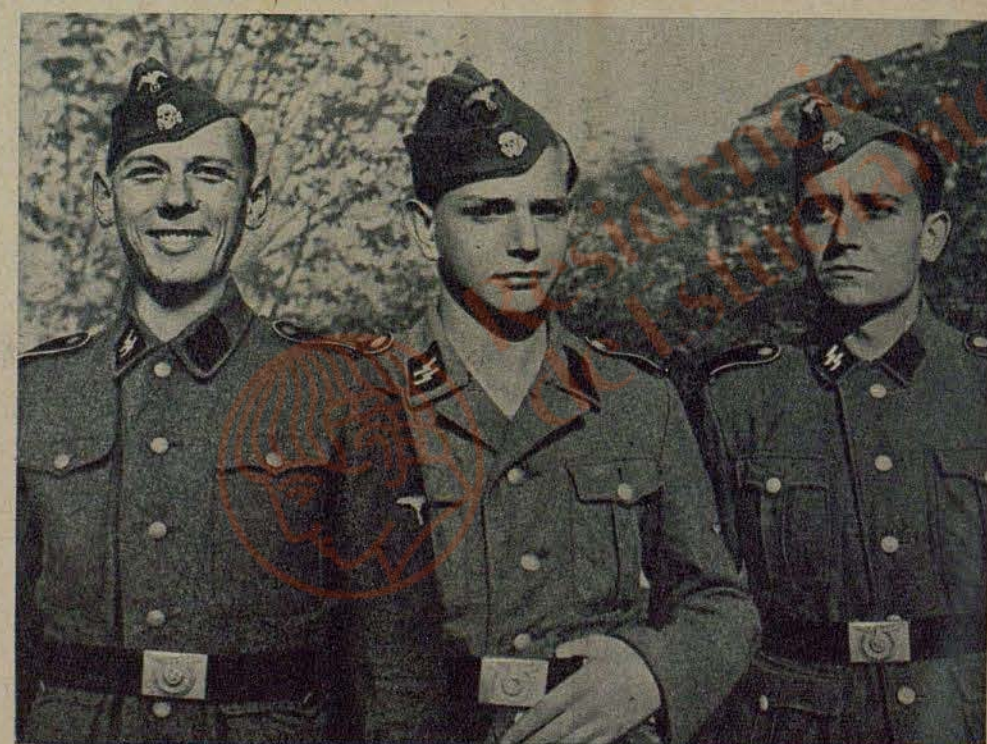
Le matin, entraînés par un chant joyeux... les volontaires d'un groupe de la Waffen-SS se rendent à un exercice en campagne qui fait partie de leur formation.



DES FRANÇAIS

dans la

«WAFFEN-SS»



C'est un afflux sans cesse renouvelé de jeunes volontaires français qui vient remplir les camps d'instruction de la Waffen-SS. On y trouve, côte à côte, le matelot du «Dunkerque», hâlé par les embruns et le vent du large, qui fut blessé au cours de l'agression de Mers-el-Kébir par les Anglais, et le gars de Picardie, fils de paysans, qui s'est déjà battu contre les Soviets dans la Légion des volontaires français. Ils ne sont pour le moment, que de simples volontaires, mêlés à leurs camarades qu'on est en train d'instruire. Mais dans quelques mois ou semaines, ils seront affectés à des postes où leurs qualités de combattants trouveront utilement à s'employer. Ils sentent la nécessité d'apporter à la tâche commune la contribution de la France, et le glorieux passé militaire de leur grand pays est pour eux le meilleur des stimulants.



Un train de «bleus». Les inscriptions sur le wagon témoignent de l'état d'esprit des volontaires, en route pour le camp d'instruction.

Ces trois jeunes Français obéissent, comme des centaines de leurs compatriotes, à l'impulsion de leur enthousiasme. Ils font honneur à la France.

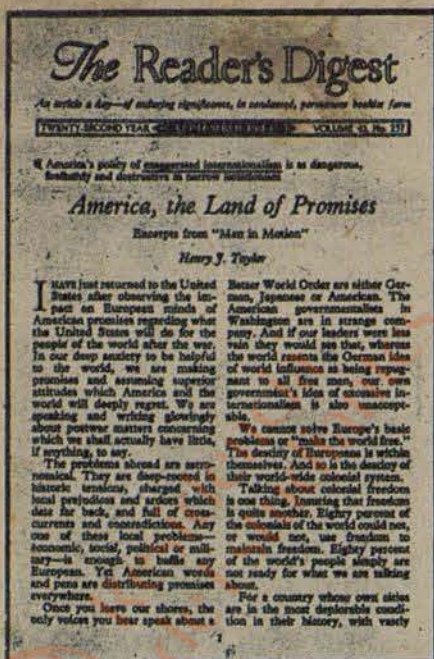
Officier de la légion d'honneur. Joseph Darnand, fondateur et secrétaire général de la Milice française, fait partie de la Waffen-SS. Il est également décoré des Croix de guerre de 1914-1918 et de 1939.



Le record est de 11m.80. Il faut un certain courage pour sauter du talus dans le vide, après avoir pris rapidement son élan. Excellent exercice pour développer l'esprit de décision.

La formation des hommes de la Waffen-SS. Un instructeur montre à un volontaire comment on choisit le meilleur angle de tir tout en s'exposant le moins possible.





"The Reader's Digest", revue américaine dont le numéro de septembre 1943 a publié, dans son article de fond, les commentaires que nous reproduisons ci-après.

L'AMÉRIQUE, TERRE DES PROMESSES

par Henry J. Taylor

En septembre 1943, le «Reader's Digest» a publié des extraits d'un livre: «Men in Motion» dont l'auteur, Henry Taylor, se trouve être le correspondant de guerre de journaux américains pour le compte desquels il a voyagé en Afrique, en Palestine et en Syrie. Les réflexions de H. Taylor ne sont pas sans intérêt pour nous Européens. Elles prouvent que les pronostics que «Signal» n'a cessé de donner sur le développement des difficultés de l'Amérique correspondent à l'opinion de certains Américains clairvoyants. La lecture de ces commentaires d'un Américain montre à quel point sont insensés ceux qui placent tout leur espoir dans l'aide économique ou politique des États-Unis. Voici la traduction intégrale du «Reader's Digest» :

Je rentre aux États-Unis après avoir été recueillir l'impression des milieux intellectuels européens sur les promesses faites par l'Amérique. Je veux parler de ces démonstrations où les États-Unis font part, la main sur le cœur, de ce qu'ils ont l'intention de faire après la guerre pour tous les peuples du monde. Nous faisons des promesses, car nous sommes sincèrement convaincus que nous devons venir en aide au monde ; c'est pourquoi nous cherchons à prendre une position qui nous permette plus tard de parler en maîtres. L'Amérique et le monde n'auront pourtant pas lieu de s'en réjouir. Pleins d'enthousiasme, nous parlons et écrivons sur la future organisation du monde. En réalité, nous n'avons là-dessus que très peu, sinon rien à dire.

Les problèmes à résoudre en Europe et en Extrême-Orient sont devenus d'une complexité effrayante. Ils ont leur origine dans des antagonismes historiques, des préjugés locaux et de vieilles rancunes. Ils sont pleins de contradictions. Un seul de ces problèmes locaux, économiques, sociaux, politiques ou militaires place un Européen devant des difficultés sans nombre. Et cependant nous voici prêts, nous autres Américains, à prodiguer partout les promesses par la parole ou par l'écrit.

Nous ne pouvons pas plus résoudre les problèmes fondamentaux européens que «libérer le monde». L'Europe doit elle-même décider de son avenir, et de même ses immenses empires coloniaux. Il est facile de parler de la liberté des colonies, mais il est difficile d'assurer cette liberté. Dans la proportion de 80 %, les habitants des colonies, dans le monde entier, ne pourraient pas ou ne voudraient pas profiter de leur liberté, encore moins la conserver. Ils ne sont tout simplement pas mûrs pour ce dont nous parlons sans cesse.

Le revers de l'«organisation américaine du monde»

Il est à présent dans les projets du gouvernement de résoudre le problème colonial dans le monde. En cela il

s'écarte de sa tâche, car nos propres villes se trouvent dans l'état le plus lamentable qu'elles aient connu au cours de notre histoire. Des régions immenses et riches telles que celles de Boston, Détroit et Philadelphie sont à la veille d'une catastrophe financière, en dépit de l'activité extraordinaire de leurs industries et du rendement considérable des impôts.

La position prise par quelques-uns de nos hommes politiques et orateurs vis-à-vis des colonies, mandats et dominions de nos alliés a déjà créé des problèmes délicats dans les pays intéressés. Des théoriciens américains du socialisme, qui ne se gênent pas pour répandre leurs idées dans les colonies de nos alliés, à la faveur de notre contribution à la guerre, occasionnent à l'étranger embarras et confusion. Ces insensés mettent obstacle à toute solution que nos alliés pourraient trouver à leurs propres problèmes dans leur propre pays.

Le crédit et la fortune de nos bourgeois passent maintenant pour être le fameux « American better world order », l'organisation américaine d'un

monde meilleur. Nous voici compromis pour l'avenir avec la même inconscience qu'à l'époque où, avant la guerre, les travaux de dépannage de nos organisations de secours furent l'occasion d'un grand scandale. Ces travaux excellents dans leur principe aboutirent qu'à la dilapidation des fonds publics, utilisés comme instrument de corruption politique. Les mêmes politiciens sans scrupules qui ont usé de pareils procédés recommencent maintenant leur louche trafic sur des bases « élargies ». Rien ne les retient.

Nous établissons à l'étranger des salaires ridiculement disproportionnés par rapport à ceux des indigènes, hommes et femmes, des administrations locales. Cela se produit partout où le Corps des Affaires américaines (American Boondoggling Corps) entre en scène, c'est-à-dire dans le monde entier. Les autorités locales, responsables, à la longue, de la paix et de la sécurité, sont mises à l'écart sans ménagements, dans ces contrées si distantes de l'Amérique. De tels procédés n'ont pas manqué de provoquer une grave mésentente entre les gouvernements des nations alliées.

Les Esquimaux et l'américanisme

Les Esquimaux du Labrador, par exemple, ont toujours vécu de la pêche ou de la vente des fourrures qu'ils se procurent en posant des pièges. Une famille d'Esquimaux gagne de cette façon huit à dix dollars par semaine. La vie de ces collectivités s'écoule dans le travail et la paix. Mais voici que surgissent les affairistes américains. Ils établissent des salaires si élevés et mettent les fourrures à si haut prix que le revenu d'une famille esquimaue s'élève du jour au lendemain à une moyenne de 80 dollars par semaine. Quand un Esquimaux gagne en quelques jours ce qu'il d'ordinaire il met un mois à amasser, il cesse de travailler. Les livraisons de fourrures diminuent, le poisson devient rare et la main-d'œuvre abandonne les travaux entrepris pour l'aviation. Afin d'inciter les Esquimaux à reprendre le travail, les « affairistes » ont une inspiration : ils por-

tent encore plus haut les prix des fourrures et du poisson ainsi que les salaires. Le revenu des Esquimaux monte brusquement à 120 dollars par semaine. Le résultat ne se fait pas attendre : plus de fourrures, plus de pêche, plus de travail. Alors on prend le parti de baisser les prix. Les Esquimaux n'y comprennent rien, naturellement. Le mécontentement provoque des troubles au Labrador. C'est alors que les « Murksers » américains demandent aux autorités de Terre-Neuve d'apaiser les Esquimaux. « Nous n'avons plus d'autorité sur eux » disent-ils. « Occupez-vous en vous-mêmes. Nous dépensons ici beaucoup d'argent. »

Guerre de fonctionnaires

Dans tous les pays occupés par l'Amérique règne à présent parmi les

représentants des alliés le même chaos qu'au sein des États-Unis. Personne ne peut découvrir un sens à l'activité des nuées de fonctionnaires qui surgissent un peu partout dans le monde. Ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils ont à faire, et les indigènes le savent encore moins. Ils se manifestent indépendamment de nos ambassadeurs et envoyés extraordinaires. Dans les pays amis des États-Unis ils versent de grosses sommes aux politiciens de l'opposition.

Lorsque apparaissent les représentants de nos nombreux offices gouvernementaux, on peut s'attendre aux choses les plus imprévisibles. Prenons l'exemple de la Bolivie qui produit un quart de la consommation mondiale de l'étain. Les États-Unis ont actuellement un besoin urgent de ce métal. La section bolivienne du corps américain d'affairistes fait en conséquence son entrée en Bolivie, où elle apporte de nombreux plans politiques et quelques minces projets économiques : il est à présent très douteux que l'étain bolivien demeure en Bolivie pour le reste de la guerre.

Tous les entrepôts sud-américains regorgent de café. Nous avons imposé à chacun des pays producteurs de café un contingentement qui réglemente ses livraisons aux États-Unis. Malgré cela nous n'avons pas de café, non par manque de bateaux pour le transporter, mais parce que personne parmi les responsables de l'économie de guerre n'a le courage de décider l'abrogation du contingentement quand un bateau vide se trouve dans un port où le contingent est déjà atteint.

Il y a surabondance de viande en Australie depuis que la guerre du Pacifique a coupé les voies maritimes vers l'Angleterre, qui était autrefois le meilleur client de l'Australie pour la viande de mouton et de bœuf. C'est pourquoi les Américains envoient maintenant de la viande en Angleterre. D'autre part, de nombreux navires américains transportent sans cesse hommes et matériel de guerre vers l'Australie. Pour la plupart ces bateaux reviennent à vide alors qu'ils pourraient apporter de la viande australienne.

Suite page 11

Un coup de sifflet retentit sur le pont. Le quartier-maître appelle la vigie à son poste. Cliché du correspondant de guerre Pietzuch (PK).

L'AMÉRIQUE

Terre des promesses

Suite de la page 8

Le moral de nos troupes est corrompu à l'étranger par les politiciens du gouvernement. Ce n'est pas le moment de payer un ouvrier américain 1.000 dollars par mois pour poser des fils électriques sur le terrain d'aviation d'Acora, alors que les soldats de l'armée américaine qui travaillent sur le même terrain reçoivent 50 dollars par mois. Ce n'est pas le moment de construire des bases géantes, comme celles d'Erythrée, en stipulant que seuls seraient envoyés à l'étranger les ouvriers syndiqués. Ce n'est pas le moment de faire le jeu des ennemis des travailleurs, qui exigent que tout civil spécialiste électricien faisant des heures supplémentaires gagne autant que le général Eisenhower.

Que penseriez-vous si vous étiez un soldat américain en Afrique du Nord ou en Erythrée ? Les soldats, eux, considèrent comme une grande injustice le fait que le gouvernement ferme les yeux sur un pareil trafic de salaires ! Et ils s'indignent de voir s'étaler l'ambition politique des hommes qui ont rendu possible cet état de choses. Ils sont aigris et reviennent pleins de rancœur en réclamant des sanctions.

Les plans de l'« American Better World Order » ont ceci de caractéristique qu'ils se bornent, pour la solution de tous les problèmes, à compter sur le pouvoir du dollar ou sur l'action de la police. Cet espoir est absolument chimérique, et le résultat final sera l'appauvrissement des Etats-Unis où surgiront les pires difficultés.

Il nous faut prévoir des occupations pour nos soldats, lorsqu'ils reviendront, et pour les ouvriers de nos industries de guerre. Il nous faut également travailler sans relâche à recouvrer notre crédit et à améliorer l'état de tension aiguë où nous nous trouvons par suite de l'utilisation de toutes nos réserves disponibles. C'est ici que notre pays se trouve devant la tâche la plus ardue de son histoire. Nous ne serons pas à même de relever le niveau de vie de la Chine, de l'Union Soviétique et des 300 millions d'Européens ruinés, quelque envie que nous en ayons. Une pareille tentative est vouée à l'échec le plus complet. Un peu partout de nouvelles tâches nous sollicitent sans que nulle part nous puissions relâcher nos efforts.

La capacité que l'Amérique possède d'essuyer des échecs, n'est pas illimitée. Si nos hommes d'état n'avaient pas commis de graves fautes, nous aurions eu moins à souffrir au moment de la crise.

Nos dernières erreurs ont trait à notre équipement en matériel de guerre qui était tout à fait insuffisant. Mais nos hommes d'état continuent à commettre des fautes. Il semble qu'ils veulent charger l'Amérique du poids de toutes les erreurs du monde.

Quatre points sur lesquels l'Amérique ne peut donner de garantie

Voici quatre points sur lesquels nous, Américains, ne pouvons faire de promesse :

1) Nous ne pouvons garantir au monde aucune liberté d'opinion où de parole.

2) Nous ne pouvons garantir aucune liberté de religion.

3) Nous ne pouvons mettre le monde à l'abri du besoin.

4) Nous ne sommes pas à même de promettre au monde que sa liberté ne sera jamais menacée.

Il est absurde de croire que nous puissions faire quoi que ce soit pour le monde en ce qui concerne ces quatre points. Prétendre le contraire ne serait pas se réfugier dans l'idéalisme, mais tomber dans la duperie politique. Cette vérité est déjà reconnue à l'étranger. Examinons par exemple un seul de ces points. Comment ferions-nous pour mettre le monde à l'abri du besoin : les politiciens de chaque pays concluraient avec nous un accord afin de tirer le plus d'avantages possible des arrangements que les Américains prendraient pour parer à la crise. On verrait se reproduire les mêmes abus qu'avant la guerre, lorsque les maires de toutes les villes américaines vinrent dresser leur tente à Washington dans l'espoir d'être mieux servis dans la distribution des travaux de secours. C'est ainsi un milliard d'êtres humains que nous aurons à mettre à l'abri du besoin, la plupart d'entre eux, parmi lesquels 400 millions d'Européens, vivant presque misérablement. Voilà une tâche que 130 millions d'Américains ne peuvent accomplir.

Les promesses des Etats-Unis sont donc parfaitement extravagantes. Elles sont formulées à un moment où il est de notre intérêt que le monde entier croie en nous, à ce que nous disons, à ce que nous faisons et à ce que nous avons l'intention de faire. Le seul résultat que nos responsables atteindront à force de promesses et de plans qui ne se réaliseront jamais, est que le peuple américain finira par ne plus éprouver le moindre intérêt pour tout ce qui se trouve au delà de ses eaux territoriales, exactement comme ce fut le cas pendant la dernière guerre.

Si nous nous en tenons à notre programme actuel, nous décevrons tout le monde. Nous ne serons même pas capables d'accomplir la tâche que nous assigne notre président. Nous transformerons par conséquent nos amis en ennemis. Personne ne nous saura gré de ce que nous aurons pu faire pendant un temps, lorsqu'une révolution intérieure nous aura contrains à tout abandonner. Les Américains sont aujourd'hui conscients que le programme actuel est aussi malsain que mensonger. Nos politiciens croient que faire et dire ne font qu'un, comme si des discours pouvaient modifier les habitudes et le caractère d'un peuple et la richesse du vocabulaire remplacer la volonté, la conscience et la culture. Notre vantardise ainsi que les inconséquences de notre législation finiront par amener des résultats opposés à ceux que nous recherchons.

Un monde meilleur doit être édifié, c'est indiscutable. Et ce ne sont pas nos souhaits mais nos forces qui jouent un rôle. Soyons conscients de nos propres limites et abandonnons l'espoir démesuré de reconstruire le monde. La contribution que nous pourrions apporter au monde après la guerre devra donc être limitée dans le temps de même que financièrement.

Notre politique d'internationalisme outrancier est tout aussi dangereuse et destructrice qu'un isolationisme à courte vue.



Un spectacle courant. Un groupe de soldats de la Luftwaffe pose devant le photographe, sur l'Acropole. Des chasseurs alpins et des fantassins qui viennent d'arriver en Grèce attendent leur tour. Ils veulent, eux aussi, se faire photographier, pour envoyer un souvenir à leurs familles.

SUR L'ACROPOLE

Routes trop étroites. Des autos de la "Waffen-SS" traversent un champ pour faire place à une colonne de la Luftwaffe qui dépasse justement une unité motorisée de la Wehrmacht. Les divisions appelées dans les Balkans pour renforcer les positions ont eu partout les mêmes difficultés par suite des routes trop étroites.

Cliché du correspondant de guerre Wiedemann-Mayr (PK)





Ulysses S. Grant est responsable de l'actuelle mentalité des tacticiens ennemis. Son système constitue finalement l'apport de l'Amérique à l'art de la guerre.



William T. Sherman inventeur de la « stratégie des sauterelles », se déclarait ouvertement partisan d'une guerre menée contre une population entière.



Philipp H. Sheridan ambitionnait d'être encore plus sanguinaire que Sherman. « Les corbeaux eux-mêmes ne trouveront plus rien à manger », se plaisait-il à répéter. Son idéal était de faire la guerre aux civils.



Robert E. Lee général vaincu des Etats du Sud, qui avait déclaré: « Il y a des choses qu'un gentleman ne fait pas ». Cette attitude causa sa perte. Il capitula non devant des soldats, mais devant des bandits.

Contribution de l'Amérique à la conduite de la guerre

Le système Anaconda

Commentaires de Walter Kiaulehn sur la tactique militaire

C'est en face d'une douloureuse réalité que le monde se trouve placé aujourd'hui : loin d'épargner les femmes et les enfants, la guerre vise pour une part à leur anéantissement. L'auteur du présent article, que les lecteurs de "Signal" connaissent déjà pour avoir lu ses nombreuses études et enquêtes, a voulu remonter à l'origine de cette "stratégie"

« Notre méthode de faire la guerre diffère de celle de l'Europe. Nous ne combattons pas des armées ennemies, mais un peuple ennemi, jeunes et vieux, pauvres et riches, tous doivent sentir la poigne de fer de la guerre, aussi bien que les militaires. Dans ce sens, ma campagne en Georgie fut un éclatant succès. »

Lettre du général Sherman au général Grant. (Fin janvier 1865)

La date de cette lettre ainsi que le nom de son auteur doivent frapper particulièrement chaque Européen. Comment un général américain a-t-il pu écrire une telle monstruosité et précisément à cette époque où les esprits et les cœurs les plus nobles de l'Europe s'efforçaient de soumettre la guerre à des principes plus humains et plus moraux.

Mais en Amérique, le général William Tecumseh Sherman, âgé de quarante-cinq ans, né dans l'Ohio, fils d'un avocat d'origine anglaise, et puritain, inventa une méthode de guerre, contre le peuple ennemi, contre la population civile. Sherman est l'inventeur de la « stratégie dite des sauterelles ». Voici sa doctrine : « Là où je suis passé, la guerre n'est plus, puisqu'il n'y a plus de vie ! » Elle ne signifie rien moins que l'anéantissement de la morale dans la guerre.

Les cruautés du marquis de Sades, les meurtres de Jack l'éventreur n'ont jamais causé de suggestion parmi les masses. Mais la stratégie de Sherman est devenue une conception classique. Après ses actions terroristes qu'il fit exécuter lui-même comme général Sherman fut nommé commandant en chef des Etats-Unis d'Amérique. Sa méthode est devenue l'idéal de l'Amérique. Il a d'abord contaminé le monde anglo-saxon. Vers la fin du siècle dernier, le grand maréchal de Moltke prédisait que dans les guerres futures ce ne seraient plus les armées, mais les peuples qui se combattraient. Dans la première guerre mondiale, les Américains n'eurent pas le temps de présenter aux Européens l'application de la doctrine de Sherman. Mais

leurs débuts en Europe au cours de la guerre actuelle, le bombardement aérien contre les villes ouvertes et les monuments culturels montrent, cette fois, où le chemin conduira nos adversaires.

La stratégie de Sherman est celle des chefs d'armées sans succès et sans gloire. Qu'on se rappelle ces mots en examinant ses méthodes. Sherman ne remportait pas de succès, ce qui ne veut pas dire qu'il n'avait pas de talent. C'était son destin de devoir toujours se battre contre des adversaires meilleurs que lui. Jamais il ne remportait une victoire quand il se trouvait en face de troupes ayant la même force que les siennes. La plupart du temps, il combattait contre des troupes plus faibles et fut quand même vaincu par une meilleure stratégie inspirée des exemples européens. Ce ne fut que sur une faute de son adversaire et non par ses propres qualités qu'il obtint sa plus grande victoire militaire : l'occupation de la ville d'Atlanta (Ceux qui jugent trop vite

objecteront que pour avoir du succès, il faut toujours que l'adversaire commette une faute. Mais ce n'est pas exact. Les grands chefs militaires ont remporté leurs triomphes contre des adversaires impeccables.)

Dans l'ordre du jour adressé à ses troupes après l'occupation d'Atlanta, le 8 septembre 1864, Sherman avoue : « Nous devons admettre que l'ennemi nous résista d'une manière habile et tenace ; à la fin, il commit la faute que nous attendions depuis longtemps : il détacha sa cavalerie beaucoup trop loin sur nos arrières pour pouvoir la ramener. » Comme nous l'avons déjà dit, le général ennemi devait payer sa faute par la perte d'Atlanta, capitale de la Georgie. Il abandonna la ville après avoir reconnu son erreur. Sherman n'y trouva que des blessés incapables de se défendre. Cet homme ambitieux se lassait de si piètres succès. Alors il continua la guerre suivant une idée qui depuis longtemps, couvait dans sa tête.

Sous le prétexte de la suppression de l'esclavage

Nous parlons ici de la guerre de Sécession. Les Romains appelaient « sécessio » les efforts d'émancipation, de scission. Mais tout ce que l'Europe a pu voir dans de telles guerres fut surpassé de beaucoup par celle de Sécession des Etats du Nord des U.S.A. contre ceux du Sud. La raison officielle était la suppression de l'esclavage. Les Etats du Nord voulaient rendre la liberté aux esclaves nègres et, le résultat, fut qu'à la fin de la guerre, 100.000 nègres combattaient contre les armées de leurs libérateurs.

Mais laissons de côté les préliminaires ; le tempérament et le fanatisme religieux firent de cette guerre l'un des massacres les plus sanglants du monde. Sur mer et sur terre, la guerre prit des formes absolument nouvelles. On employa les champs de mines et les premiers cuirassés apparurent. L'historien suisse Bircher constate dans « La guerre sans merci » : « Les armes ne pouvaient pas amener la décision. » Et la guerre ne fut gagnée par les Etats du Nord que par la stratégie des sauterelles du général Sherman.

La fin d'Atlanta, cette belle ville sur

les collines de Georgie, marqua le commencement de l'ère nouvelle.

Le 5 septembre 1864, Cogswell, commandant d'Atlanta nommé par Sherman, ordonna aux habitants de quitter la ville. L'ordre était ainsi rédigé : « Toutes les familles habitant Atlanta dont les hommes sont au service des confédérés ou se sont rendus dans le midi, doivent quitter la ville dans un délai de cinq jours. On les laissera passer vers le sud, à travers les lignes. Tous les citoyens venus du nord qui n'appartiennent pas à l'armée ou qui ne sont pas autorisés par les généraux Sherman ou Thomas doivent quitter la ville dans le même temps. Quiconque sera rencontré dans la ville après l'expiration de ce délai sera emprisonné. »

D'abord personne ne voulut croire à l'authenticité de cet ordre, car personne, excepté Sherman n'en connaissait la raison. Et qui aurait pu soupçonner que cet ordre était le premier pas vers un chemin qu'aucun homme n'avait encore pris.

Le général Hood, l'adversaire de Sherman, fut avisé par lettre de la mesure prise, en même temps qu'on lui



offrait un armistice. Hood répondit : « Mon général, j'ai reçu votre lettre d'hier qui me fut transmise par les citoyens Boll et Crew. Vous y stipulez : « C'est dans l'intérêt de l'Union que les habitants d'Atlanta quittent la ville. » N'ayant pas le choix, j'accepte la proposition d'un armistice de dix jours et je hâterai autant que possible le transport des habitants d'Atlanta vers le midi. Mais permettez-moi de vous dire que cette mesure sans précédent surpasse, en cruauté recherchée et calculée, tout ce que l'histoire nous apprend. Au nom de Dieu et de l'humanité je proteste contre l'expulsion des femmes et des enfants d'un brave peuple de leurs maisons et de leurs foyers. »

Les habitants d'Atlanta joignirent leur protestation à celle du général Hood

Un document.

Le général Sherman répondit aux citoyens protestataires de la même manière qu'au général Hood. Dans sa longue réplique, il précisait :

« Gentlemen,
J'ai reçu votre lettre du 11 courant me demandant d'annuler mon ordre. Je l'ai lue avec attention et je crois en toutes les souffrances mentionnées par vous qui seront la conséquence de son exécution. Malgré cela, je ne le révoque pas... »

Pour terminer la guerre, nous devons anéantir l'armée des rebelles qui se sont révoltés contre la loi et la constitution. Et pour les anéantir, nous devons pénétrer aux endroits où ils fabriquent leurs armes, leurs outils et où ils accumulent leurs provisions. Atlanta ne peut servir à des buts militaires et

être, en même temps un lieu sûr pour les familles. Alors on n'y trouvera plus de commerce, plus d'industrie, plus d'agriculture. Sous peu, ce sera la pénurie qui forcera les familles à émigrer. Pourquoi ne pas partir dès maintenant où tout a été préparé et où le transport est facilité, au lieu d'attendre que le feu des deux armées renouvelle les scènes du mois dernier. Je ne puis vous indiquer mes projets, mais vous pensez bien que l'armée ne restera pas toujours tranquille ici, et je puis vous dire que mes plans rendent nécessaire votre éloignement, que dès aujourd'hui je veux vous faciliter par tous les moyens. »

Sherman n'avait confié ses plans qu'à un seul homme : au général de division Grant, commandant en chef des Etats du Nord. Sherman lui avait dépêché un courrier de confiance portant une lettre soigneusement dissimulée. Il avait été dangereux d'expédier cette lettre, mais Sherman avait dû s'y résoudre afin d'éviter d'être discrédité. Il cherchait quelqu'un couvrant sa responsabilité. Et Grant le fit, car Sherman lui promettait la victoire. Et il savait d'ailleurs que Sherman, après avoir été l'instigateur de l'assassinat du président Lincoln, lui préparait son élection à la présidence vacante. Grâce aux « victoires » de Sherman, Grant était devenu l'homme le plus populaire d'Amérique.

Dans sa lettre, Sherman ne dit pas tout, car autrement Grant qui se piquait de foi chrétienne aurait probablement reculé. Sherman ne dévoila tout que quelques semaines plus tard, lorsque la nouvelle stratégie eut remporté ses premiers succès et que Grant enivré de victoires ne pouvait rebrousser chemin s'il ne voulait renoncer à de nouvelles conquêtes.

La plaie des sauterelles. En 1864/65, le général Sherman, à la tête de 60.000 hommes, traversa la Georgie et la Caroline, non pour se battre, mais pour ravager les villes et affamer les populations. Ainsi se trouva réalisé le « plan Anaconda ». Les Etats du Sud capitulèrent devant un tel acte de barbarie. Des villes entières furent dynamitées, les cultures détruites systématiquement sur plus de 100.000 km², c'est-à-dire sur une superficie plus vaste que la Belgique et la Hollande réunies (voir la carte comparative).



rière-gardes. Lui, Sherman, avait l'intention de disparaître sans que l'adversaire puisse le suivre. Son but était d'apparaître, par surprise, à un autre endroit.

Mais comment faire pour se décrocher de l'ennemi ?

La réponse de Sherman fut qu'on devait détruire sa base de ravitaillement. « Je ruinerai l'économie du pays, de sorte que derrière moi nul soldat ne pourra trouver à manger. » La Georgie, avec sa capitale Atlanta était très affaiblie par la guerre. Aussi Sherman adressait-il à Grant les lignes suivantes : « Il est inutile d'occuper la Georgie jusqu'à ce que nous puissions la repeupler. Mais la destruction totale de ses routes, de ses bâtiments, de sa po-

pulation et de ces ressources militaires est nécessaire. Le fait de tenir ses routes, nous coûte mille hommes par mois sans nous donner aucun avantage. Je peux exécuter le plan et faire hurler la Georgie (and make Georgia howl). »

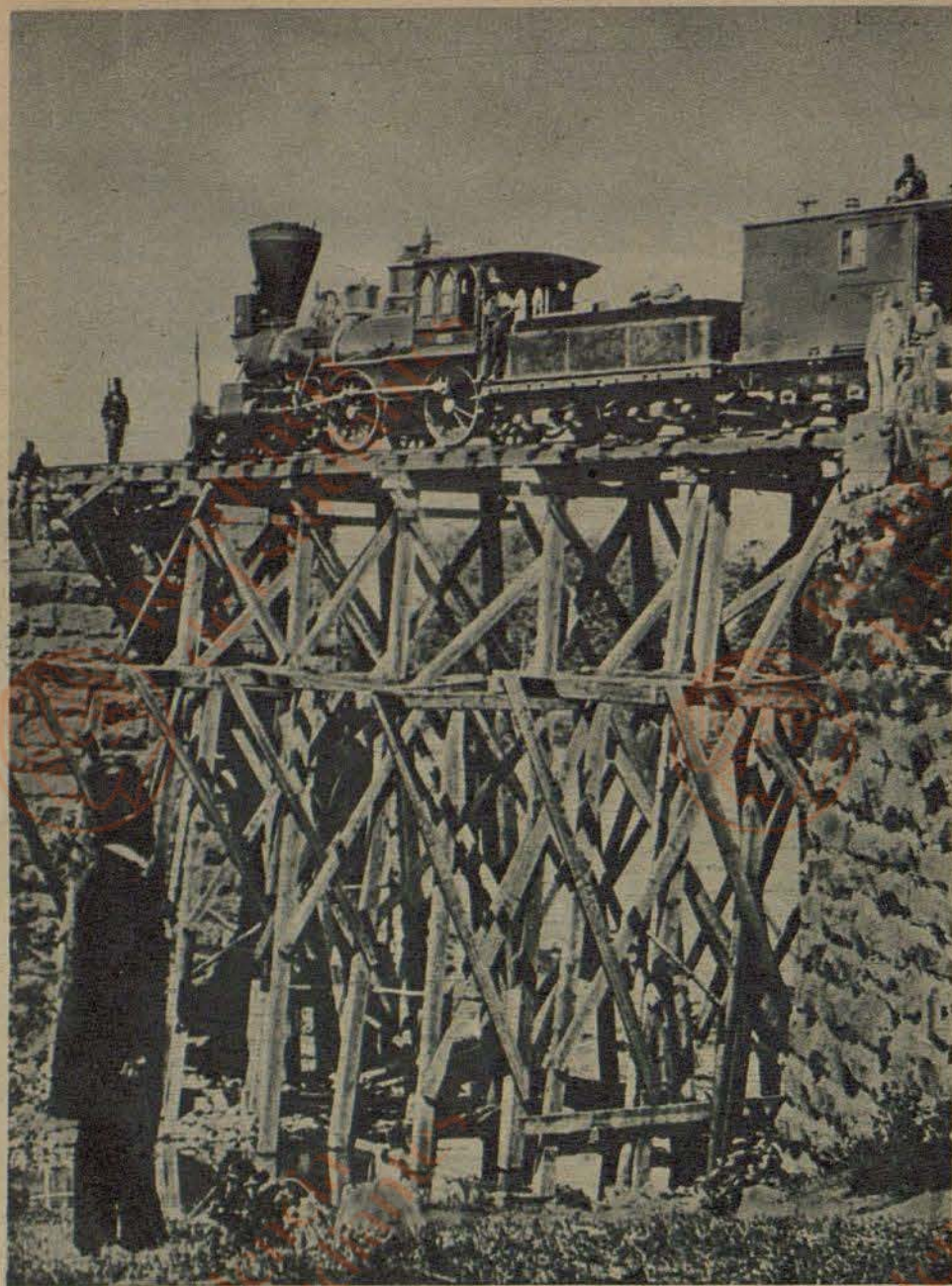
Grant demanda que Sherman s'expliquât plus clairement. Ce dernier répondit alors :

« Hood peut se rendre au Kentucky et au Tennessee, mais je pense qu'il sera contraint de me suivre. Au lieu d'être défensif, je serai offensif ; au lieu de deviner ses intentions, je le forcerai à rechercher mes plans. A la guerre, la différence s'élève à 25 %, c'est là, enseigne la stratégie l'avantage de l'initiative. Je puis me tour-

La stratégie des malchanceux

Sherman affirmait qu'il était absurde de vouloir continuer la guerre suivant la méthode usuelle adoptée jusqu'alors. Ainsi, on avait toujours dépendu de l'adversaire ; qu'on avançât ou qu'on

reculât on devait toujours compter avec lui. On ne pouvait gagner la guerre qu'en prenant l'ennemi à l'improviste et de telles opérations n'étaient possibles que si on l'empêchait de talonner les ar-



«La guerre sans merci». Photos prises il y a quatre-vingts ans, à l'époque où les Américains inventèrent la «guerre totale» menée contre les civils et leurs biens. La destruction des voies ferrées exigea l'emploi massif des pionniers. Cette époque vit naître la forme la plus moderne du reportage de guerre: on peut voir ci-dessous la première photographie d'une batterie de campagne en action. Le flou est imputable à la secousse causée par la déflagration.

ner vers Savannah, vers Charleston, ou vers l'embouchure du Chattahoochee. Mais je préfère aller à la mer, à travers la Georgie, en anéantissant tout. Ainsi, si vous entendez que j'ai quitté ce lieu, engagez des espions à Morris Island, à Ossabaw Sound, à Pensacola et à Mobile Bay. Je réapparaîtrai quelque part et, croyez-moi je puis prendre Macon, Milledgeville, Augusta, Savannah et me retrouver derrière Charleston, bien placé pour la réduire par la famine. Cette action n'est

pas strictement militaire ou stratégique, mais elle démontrera la faiblesse du Sud. »

Il faut étudier soigneusement ces deux lettres pour reconnaître les vraies idées de Sherman. Elles ont été adressées par un soldat à un autre soldat et écrites dans le langage militaire. Un officier intelligent les a écrites à son chef qui l'est moins. Sans mentir carrément, il voile ses intentions en se servant du code du métier dont tous les deux font usage. D'abord, il pré-

tend vouloir la défensive et avoir ainsi besoin de la destruction d'Atlanta. Il fait comme s'il voulait empêcher l'adversaire de le suivre. Depuis l'antiquité, il en a toujours été ainsi: quiconque recule détruit tout ce qui pourrait servir à l'ennemi qui le poursuit. Sherman propose également à son chef d'obéir à cette vieille règle. Mais dans la lettre suivante il dit: «Au lieu de rester sur la défensive, je ferai une offensive, car c'est là, enseigne la stratégie, l'avantage de l'initiative, etc...» Pourquoi, s'il veut faire une offensive

détruit-il tout dans son avance? Un véritable soldat ne détruirait, au maximum, dans sa retraite que les choses susceptibles d'être utilisées par l'ennemi.

La vérité est que Sherman veut bien faire une offensive, mais non pas contre des soldats. Il veut faire hurler le pays de Georgie et non pas l'armée georgienne qu'il craint. Il envisage un crime hardi et y fait allusion par ces mots: «Cette action n'est pas strictement militaire ni stratégique...»

La destruction d'Atlanta

Elle fut accomplie sur l'ordre de Sherman. Atlanta fut évacuée et détruite suivant un plan soigneusement prémédité. Sherman commandait 60.000 hommes. L'armée avait des vivres pour 30 jours. Elle n'avait donc pas besoin de réquisitionner. Sherman divisa son armée en quatre corps et deux ailes qu'il fit charcher les uns à côté des autres. Deux corps marchèrent toujours ensemble, l'armée formant ainsi quatre colonnes. Ils traversèrent le pays, flanqués par la cavalerie et les batteries attelées. Leur chef était le général Kil Patrick, l'auteur de l'ordre fameux: «Seules les ruines des anciennes habitations devront prouver aux générations futures qu'ici passèrent les cavaliers de Kil Patrick!»

Le 14 novembre, l'armée Sherman était entièrement sur la route. Seul, un poste de sapeurs se trouvait encore dans la ville déserte. Sherman expédia un dernier télégramme à Washington: «All is well», puis la station télégraphique et avec elle la ville entière explosa. Sherman et ses 60.000 hommes devinrent invisibles, même pour Washington.

Vers la mi-décembre, l'armée fantôme réapparut près de Savannah. Comme une tornade, ces 60.000 hommes avaient franchi les 350 kilomètres qui séparent Atlanta de la mer. Ils étaient suivis d'une armée de nègres affamés dont ils ne pouvaient arriver à se débarrasser, puisqu'ils étaient venus en libérateurs des esclaves.

Mais cette marche n'était qu'une preuve du talent de Sherman. Bien qu'il eût brûlé partout le coton et le blé, qu'il eût détruit les moulins et que ses hordes eussent anéanti d'innombrables maisons, il maintenait encore le semblant d'une armée, à cause de Grant. Il

était défendu officiellement de piller. Ce n'est qu'en Caroline que tombèrent les derniers éléments de discipline des troupes de Sherman qui perdirent ainsi le nom de soldats.

Malgré cela, Sherman envoya à Grant après sa marche à travers la Georgie, une lettre qui contient ces phrases horribles: «Nous ne combattons pas contre des armées ennemies, mais contre un peuple ennemi: jeunes et vieux, pauvres et riches tous doivent sentir la poigne de fer de la guerre, aussi bien que les militaires. Dans ce sens, ma campagne en Georgie fut un éclatant succès.»

Dans son livre «Story of the Great March» (1865, Londres) un admirateur de Sherman, G. W. Nicolls, a précisé que l'armée de Sherman avait saisi dans sa marche pour cent millions de dollars de blé et de bétail. Les troupes purent consommer elles-mêmes pour vingt millions de dollars, le reste fut détruit.

Ce chiffre ne comprend que les denrées: les maisons, les routes et le matériel anéanti n'ont jamais été estimés. L'éclatant succès éperonnait aussi les autres généraux. Sheridan, un général de cavalerie de Grant, détruisit dans le seul arrondissement de Rockingham County 100.000 boisseaux de blé, 50.000 de maïs, 6.200 tonnes de foin et 11.000 têtes de grand et petit bétail.

Des années après la conclusion de la paix, les gens autrefois si riches des Etats du Sud allaient encore en guenilles.

Grant triompha en recevant la nouvelle de l'apparition de Sherman. Il lui transmit immédiatement un nouveau plan de guerre. Sherman devait le rejoindre par le moyen le plus rapide,



c'est-à-dire par la mer, pour seconder Grant dans son dur combat contre le célèbre général des Etats du Sud, Lee, et contre son excellente et courageuse cavalerie. Mais Sherman ne vint pas. Grant n'avait pas encore compris. Il pensait que Sherman mourait d'envie de se battre. Mais Sherman ne voulait pas de combat ou seulement là où il n'était pas possible de l'éviter.

Sherman avait renoncé depuis longtemps aux ambitions militaires et à l'honneur de l'officier. Il était devenu un criminel brutal qui voulait faire triompher la politique de son pays, quoi qu'il pût en coûter à l'adversaire. « La guerre, a dit Clausewitz, est la continuation de la politique par d'autres moyens. » Sherman en fit « la continuation de la politique par tous les moyens. » Voici l'affreuse originalité de Sherman. La guerre était un acte de force contre l'armée ennemie, il en fit un acte de violence contre le peuple ennemi, un acte de brutalité totale. La force a pourtant sa limite dans la loi morale. D'après un plan prémédité, Sherman avait disparu avec son armée entière, pour conduire la guerre, loin de tout contrôle et de toute récrimination dans la zone des crimes les plus sauvages, en franchissant la limite qui est imposée aussi à la force. Lorsqu'il réapparut, Savannah tomba et le monde y vit une preuve de la bravoure et du génie militaire de Sherman. Un petit nombre de personnes seulement apprirent, après la conclusion de la paix, ce qui en réalité s'était passé en Georgie. Le monde ne s'y intéressa guère, car, en Europe, la guerre entre la France et l'Allemagne se déclenchait. En outre, la propagande américaine s'ingénia à ce que le monde ne fût occupé que par les histoires touchantes de la « Case de l'oncle Tom ».

Pendant sa période georgienne, Sherman n'avait apporté qu'une seule nouveauté à l'histoire de la tactique. Et elle seule aurait dû suffire pour exclure à jamais cet homme de la société des gentlemen.

Il faisait monter des prisonniers de guerre dans des voitures qui avançaient devant les troupes. Si elles sautaient, il savait qu'il y avait là un champ de mines. Toutes les protestations contre les cruautés commises envers ceux qui ne pouvaient se défendre furent rejetées par lui avec cette froideur tranchante qui ressort de tous les documents émanant de lui.

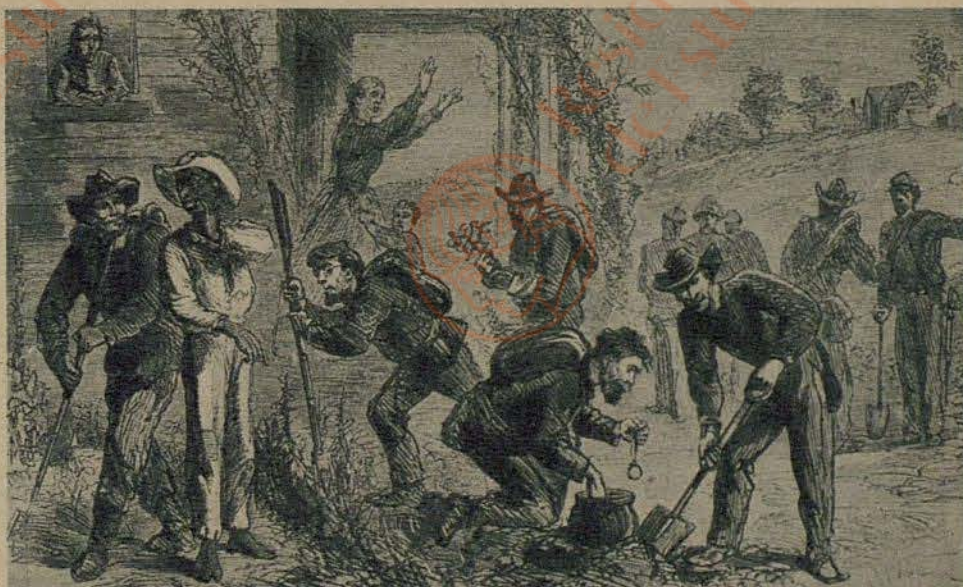
Grant, qui l'attendait en vain, reçut de Sherman une lettre dans laquelle il lui développait son nouveau plan. Il ne voulait pas rejoindre Grant en prenant la route de la mer, ce que ce dernier lui avait demandé, pour combattre contre Lee, mais il voulait traverser la Caroline pour la dévaster comme il l'avait fait en Georgie, et encore plus radicalement, c'est-à-dire totalement. Il écrit: « Certes, Jefferson Davies (le président des Etats du Sud) maintient une bonne discipline dans son peuple, mais je pense que la confiance en lui doit être ébranlée en Georgie et, avant peu, il en sera de même en Caroline du Sud. L'armée entière brûle d'ailleurs du désir de se venger de la Caroline du Sud. Je tremble en m'imaginant son sort prochain, mais je sais que Davies a mérité tout cela. »

D'un ton ému, car jamais homme n'a



Autant en emporte le vent...

« The Bummer »... C'est ainsi que s'étaient baptisés les pillards de l'armée du général Sherman qui n'étaient soldats que de nom. Ces 60.000 incendiaires, lorsqu'ils traversèrent la Georgie et la Caroline, ne se contentèrent pas de voler pour manger. « Routes, chevaux et gens doivent être anéantis ». Obéissant à cet ordre, ils incendièrent tout sur leur passage, emmenant avec eux le menu bétail. Les deux illustrations ci-contre, qui sont contemporaines de l'événement, proviennent du livre de l'Américain Nicholls, des Etats du Nord, « Story of the great March » (1865). Mieux que la plainte des Etats du Sud, ce livre qui exprime l'opinion d'un Américain du Nord, permet de se faire une idée du degré de barbarie atteint dans cette première guerre totale. Le roman de Margaret Mitchell, « Autant en emporte le vent », puise aux mêmes sources. Il obtint il y a quelques années un succès littéraire en Europe et déclencha de véritables émeutes dans les Etats du Sud des Etats-Unis où l'on n'a pas oublié les actes de sauvagerie de 1864-65.



Victime de ses concitoyens.

Abraham Lincoln, président des Etats du Nord, fut assassiné dans une loge de théâtre par l'acteur Booth, des Etats du Sud. Le geste était destiné, dans l'esprit de son auteur, à châtier les responsables des actes de cruauté. Mais Grant, véritable responsable s'était abstenu, au dernier moment, de paraître à la représentation.



batoué la noblesse de sentiments avec autant de blasphèmes, Sherman donna à son armée l'ordre de départ. L'historien de guerre suisse Bircher, déjà cité plus haut, écrit dans « La guerre sans merci » : « Dans ses instructions, il donne cet ordre typique : Les routes, les chevaux et le peuple doivent être anéantis ! »

De nouveau, l'armée se met en marche, sur un large front, s'avancant en quatre colonnes. Derrière elle, se trouvait la Georgie dévastée, devant elle la Caroline florissante et riche. Nul vengeur ne pouvait poursuivre Sherman, car de quoi se serait-il nourri ? Sheridan raillait : « Même les corneilles doivent apporter leur nourriture. »

Des colonnes géantes de feu s'élevaient, annonçant l'approche des cavaliers de l'Apocalypse. La population fuyait ces terroristes. Quelques unités des Etats du Sud essayèrent de barrer la route aux pillards. Elles furent beaucoup trop faibles. Sherman dit dans ses mémoires : « Avant de quitter la Caroline, les soldats s'étaient tellement habitués à détruire tout ce qu'ils trouvaient dans la ligne de marche que, souvent, la maison dans laquelle j'avais eu mon quartier général brûlait déjà avant que je n'en fusse sorti ». Les soldats de Sherman disaient en riant : « Nous ne pillons pas, nous fourrageons ! »

Près de Chester, les hommes de Sherman trouvèrent l'un de leurs officiers et sept hommes assommés par des civils. A chaque corps étaient fixés ces mots : « Mort aux fourrageurs ! » A un autre endroit, on trouva vingt corps portant la même inscription. Alors Sherman fit fusiller en représailles 54 soldats des Etats du Sud, faits prisonniers sur le champ de bataille. Telles furent ses exploits militaires.

Un plan mûrement réfléchi

Sherman avait écrit à Grant : « J'ai moi-même si longtemps et si minutieusement médité mon plan, qu'il me paraît clair comme la lumière du jour. » Il l'était, et les fruits mûrissaient rapidement. Les villes et les forteresses au bord de la mer capitulèrent l'une après

l'autre. Comme il l'avait prévu, Sherman n'avait pas besoin de se battre et Grant non plus.

Personne n'avait plus besoin de se battre.

Le grand et vaillant général Lee fit descendre ses cavaliers de leurs chevaux et capitula.

« Vous avez commencé cette guerre par erreur et l'avez continuée par fierté », avait un jour écrit le général Sherman à un général des Etats du Sud. Maintenant, la fierté pliait devant la reconnaissance de l'erreur. Et l'erreur des fiers aristocrates des Etats du Sud avait été leur confiance dans les règles du jeu en usage entre gentlemen. Ils s'abandonnaient à cette erreur, ne pouvant croire que des hommes, mêmes s'ils étaient des ennemis, combattraient des civils, des femmes et des enfants.

Les cavaliers des verdoyants pâturages de la Virginie avaient ri lorsqu'ils avaient appris la nouvelle du plan de guerre des Etats du Nord. Ceux-ci avaient appelé leur plan « Anaconda » du nom de l'énorme boa, car ils avaient l'intention d'étrangler le territoire entier des Etats du Sud en l'étreignant d'une main sourde. Et avec les Etats du Sud le monde entier avait ri en apprenant ce plan « Anaconda », cette idée de blocus et l'intention d'affamer les Etats du Sud. Il semblait tellement puéril que personne ne l'avait pris au sérieux. La France croyait pouvoir rester neutre. On ne saurait condamner un tel optimisme car personne n'avait compté sur un caractère tel que celui de Sherman. Grant, Lincoln et les autres, tous ne voulaient plus entendre parler du plan « Anaconda », à l'exception de Sherman. Avec l'instinct pervers de l'homme hostile à la société, il avait flairé dès le début les grandes possibilités de ce projet. Il avait d'ailleurs reconnu qu'on ne pourrait pas réaliser un plan anormal par des moyens normaux. Le blocus, dont on espérait une humanisation de la guerre, avait été accepté par le droit des gens. (C'est pourquoi le monde pensa plus tard que la guerre entre les Etats du Nord et ceux du Sud avait été une affaire assez innocente). Derrière le rideau du blocus, le crime horrible fut accompli.

le caractère américain. Grant, lui, ne l'ignorait pas.

Le vendredi 14 avril 1865, Grant et Lincoln avaient été invités à la représentation de la comédie anglaise « Le cousin d'Amérique », au théâtre Grover, à Washington. Lincoln s'y rendit, mais Grant se fit excuser à la dernière minute. Au cours de la représentation, l'acteur Booth, un bel homme sans talent, entra par une petite porte dans la loge du président et le tua d'un coup de revolver à l'occiput. Puis, en criant : « Sic semper tyrannis » il bondit sur la scène, au milieu des acteurs paralysés de frayeur. Il accrocha de ses éperons le pavillon étoilé de la loge présidentielle et, la jambe cassée, s'enfuit à cheval. 1 600 cavaliers et 500 détectives le poursuivirent. Encerclé dans une grange au bord du Rappahannock, il tira et lut lui-même tué à coups de revolver. Mourant, il demanda de faire dire à sa mère qu'il était tombé pour les Etats du Sud.

La période d'administration du vice-président Johnson ayant échoué — il était presque toujours ivre et voulait faire pendre Jefferson Davies, le président des Etats du Sud — Grant, le célèbre Grant, fut élu président des Etats-Unis d'Amérique.

Il nomma Sherman commandant en chef de l'armée américaine.

Une nouvelle époque commença alors en Amérique avec le président Grant. C'était l'époque de la corruption et de l'hypocrisie officielles. Le juge Lynch faisait décapiter les nègres libérés et jeter les têtes à la populace pour jouer au football. Le système de l'escroquerie et de la corruption né sous son règne fut appelé « grantisme ». De la main gauche on agitait la Bible et de la droite on volait son voisin. Dans les Etats du Sud réorganisés, les postes supérieurs de l'Administration ne furent donnés qu'aux membres du parti de Grant, venant des Etats du Nord. La vénalité des fonctionnaires et leur habileté à voler le peuple même dans des cas où des criminels de métier ne l'auraient pas cru possible, devenait si flagrante qu'en 1876, le propre parti de Grant n'osa plus renouveler sa candidature bien que celui-ci se fût enfin décidé à citer en justice quelques-uns de ses complices, employés supérieurs, dont les escroqueries étaient par trop évidentes.

Vinrent d'autres présidents, mais toujours l'Amérique poursuivait son chemin. Lentement, l'Anaconda étranglait tous ceux qui avaient été honnêtes. Le « grantisme », ce système de l'hypocrisie voilant le crime, qui s'était développé entre-temps et était devenu l'attitude officielle de l'Etat fut étalé pendant la première guerre mondiale. Par le blocus, on fit mourir l'enfant au sein de sa mère en même temps qu'on prétendait vouloir sauver les bébés affamés en leur fournissant de la graisse rance. Cela n'est-il pas confirmé aujourd'hui ? Les Américains lavagent les pays qu'ils envahissent, comme ils l'ont appris de Sherman. Ils affectent les apparences de la morale et du respect des chefs-d'œuvre qu'ils détruisent au moment même où ils se plaignent de la barbarie de féroces adversaires. Enfin, ils veulent passer à « l'offensive » en anéantissant la vie elle-même. La victoire dont ils rêvent est le calme d'un cimetière. L'Anaconda doit étrangler également l'Europe.

Ce que les U.S.A. voulaient réellement

On ne pourra pas contester deux choses à Sherman : la hardiesse de ses idées et sa ruse de renard. Lorsque les dirigeants des Etats du Nord avaient consenti au plan « Anaconda », ils étaient déjà tombés dans les griffes du diable. Ils voulaient vaincre sans devoir faire de grands efforts. A ce moment déjà, ils n'étaient plus honnêtes, mais ils se seraient récriés, indignés, si on le leur avait dit ouvertement à la face du monde. Mais Sherman se servit tranquillement du crime. Rusé tel le démon tentateur sur la montagne, il montrait à Grant la terre promise de la victoire. Et Grant n'était pas le Christ. Il tomba dans les bras du tentateur et laissa Sherman trahir la morale de la guerre. « Car la guerre, ce puissant moteur de l'humanité, a elle aussi, son honneur » — Schiller).

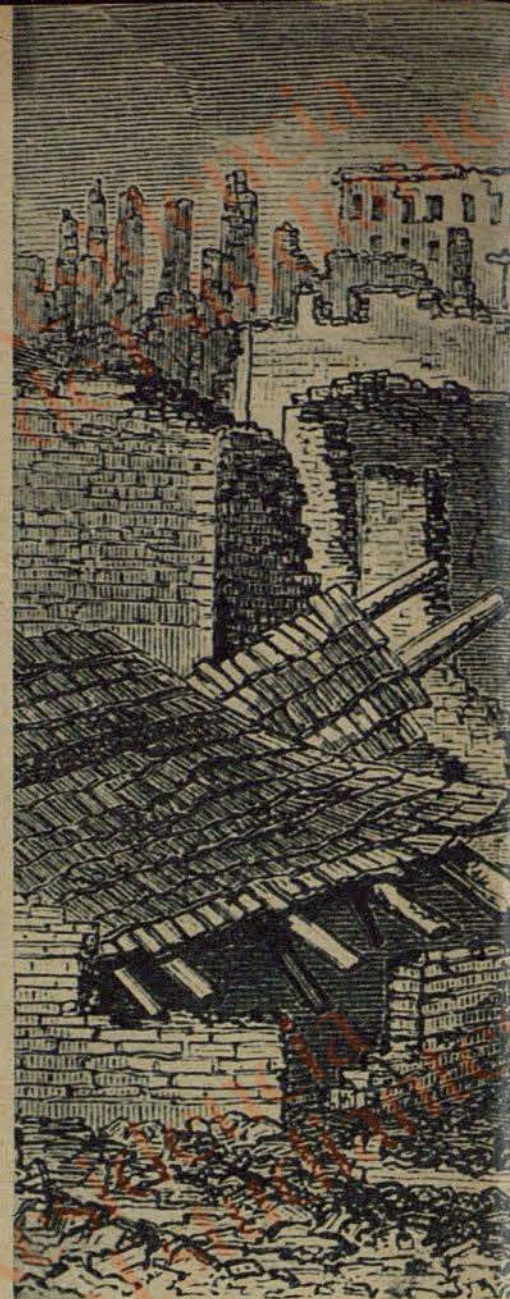
Mais le jeu avait été mené à merveille. Lorsque Lee capitula, Sherman demanda immédiatement qu'on lui fit les conditions d'armistice les plus larges. Il le fit d'autant plus volontiers

qu'il ne voulait pas se battre et qu'il avait l'intention d'enlever ainsi tout courage aux confédérés désespérés par les ravages de leur pays.

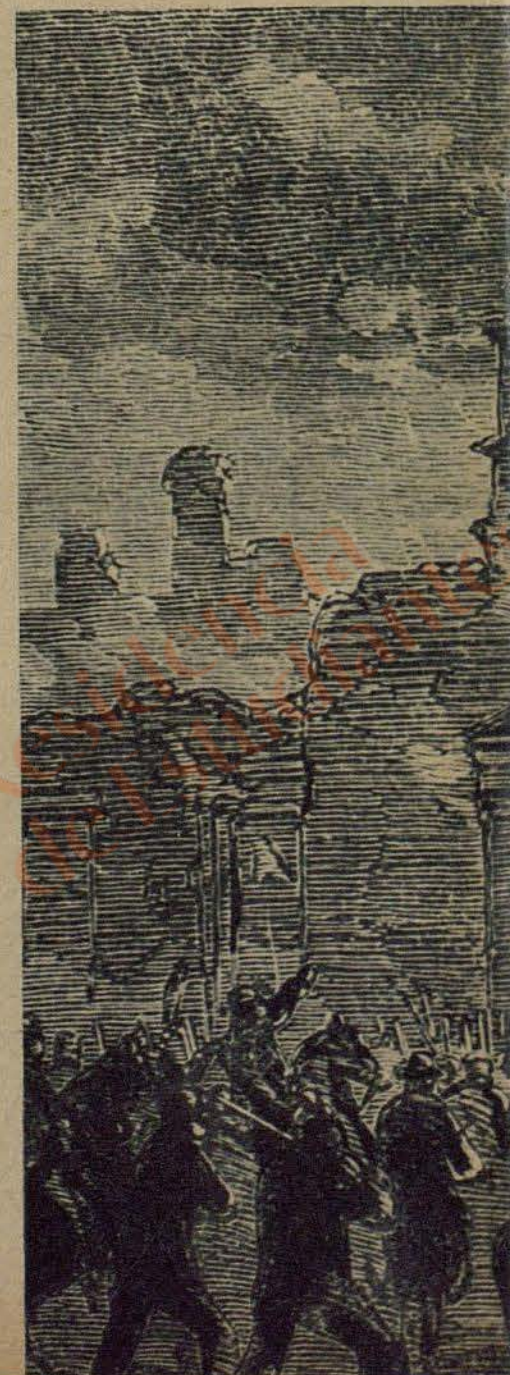
Lorsque le monde apprit la capitulation de Lee, personne ne savait ce qui s'était passé. Et en apprenant les conditions avantageuses de l'armistice, on célébrait partout Sherman et Grant comme des officiers géniaux et chevaleresques. (Plus tard, ces généreuses conditions furent d'ailleurs annulées).

Lincoln lui-même, rejoignant ses armées victorieuses, ne voyait que des nègres libérés qui l'accablaient en entonnant l'alléluia, en agitant de grands placards et ne se prosternant dans la poussière.

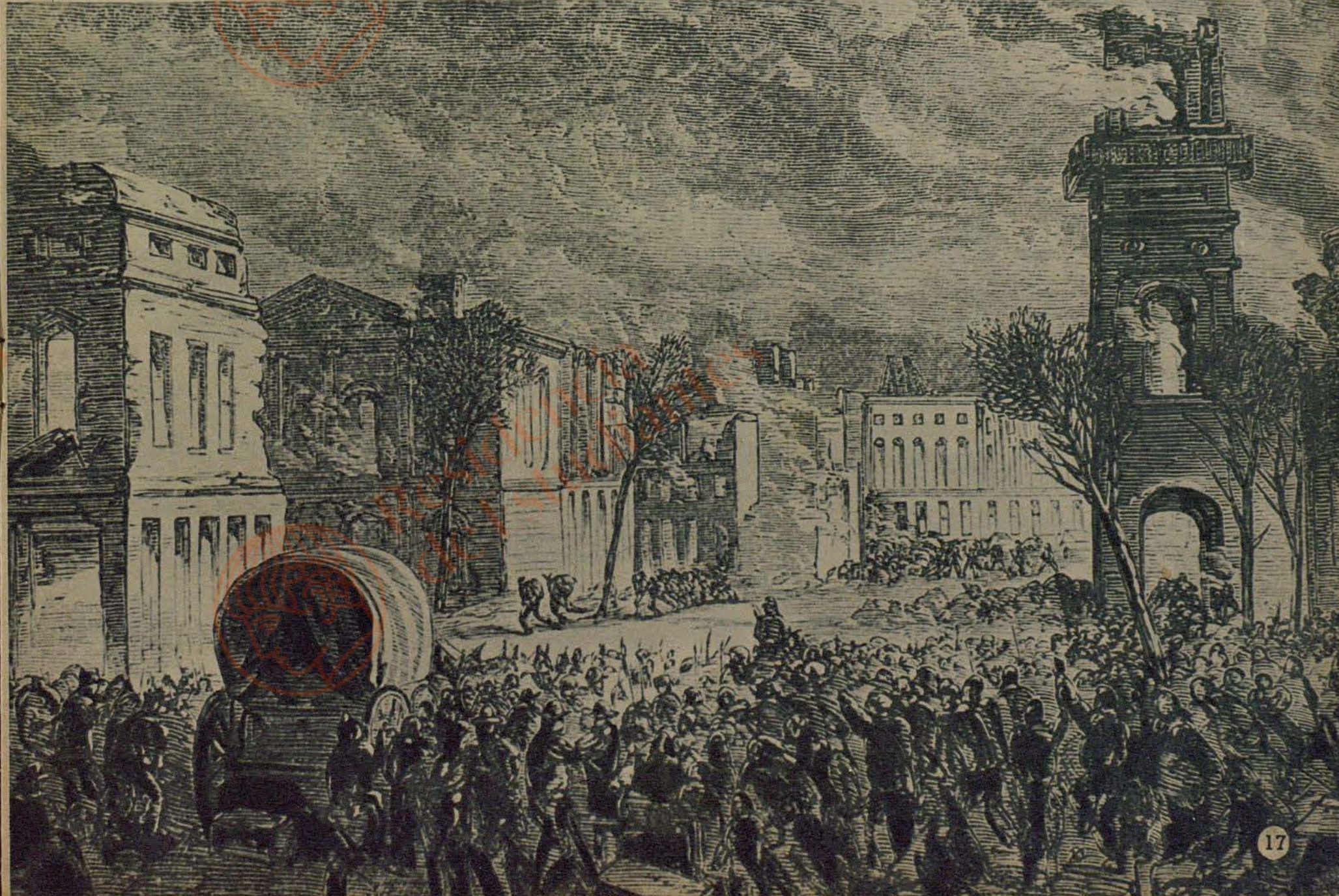
Et lorsqu'une personne, connaissant les dessous de la victoire de Sherman, avertit Lincoln de se méfier d'un attentat, le président lui répondit : « Un tel crime n'est pas dans la nature américaine ! » Un mot admirable, mais Lincoln ne savait pas à quel degré Sherman avait contaminé



La tempête de feu



Deux gravures contemporaines du passage à travers la Georgie et la Caroline des « sauterelles » du général Sherman. En haut, la ville d'Atlanta après sa destruction; en bas, Columbia en flammes. Atlanta fut dynamitée, Columbia incendiée. Beaucoup d'autres villes ou villages subirent le même sort. « Seules les ruines de ce qui fut autrefois des maisons pourront apprendre aux générations futures que les cavaliers de Kil Patrick sont passés par ici ». Telles furent les paroles adressées à ses subordonnés par un général de cavalerie de l'armée de Sherman.



Le ruban
pour machines à écrire

Pelikan
intensicolor

sera d'une durée encore plus
longue si vous le retournez tous
les huit jours. Vous obtenez ainsi
le réencrage automatique de
la partie précédemment utilisée
GUNTHER WAGNER



LA DEUXIÈME MANCHE

Les facteurs décisifs du drame italien

La trahison de Badoglio a marqué plusieurs semaines critiques pour la défense du continent. Le correspondant de guerre de « Signal » Hubert Neumann montre dans l'exposé ci-dessous comment la situation fut rétablie

EN évacuant Naples, les Allemands ont le sentiment du devoir accompli. Sous le dôme des platanes de la grand'route, les colonnes de l'armée roulent vers le Volturno; des jours entiers, leur épaisse poussière se pose sur les chaumes des maïs récoltés et sur les oliviers. Viennent d'abord les trains régimentaires et les fourriers, le train des équipages et les projecteurs, puis les tracteurs et leurs grosses charges; de-ci de-là s'affairent des téléphonistes qui roulent leur câble. Enfin paraissent les artilleurs, accompagnant les obusiers et les autres canons, et suivis, le dernier soir, par les fantassins. A leur tour, les « Tigres » sortent d'une mer de maisons branlantes, abandonnant la ville décevante et sale, brillante mais bourrée de misère.

Le tout se déplace sans hâte. Dans les colonnes règne cette animation libre qui s'observe à la sortie d'une usine au moment de la fermeture; un tel courant a ses lois propres, mais il s'écoule et ne s'embouteille jamais. Quand l'éclat du soleil est trop vif, les militaires se délassent sous les cactus de la garigue calcaire où s'égrènent leurs fruits rouge-clair. Étendus à l'ombre, ils ont un œil sur l'horizon d'où pourraient venir de rapides bombardiers ennemis. Autrement, leurs visages déridés respirent l'initiative; ils fument des cigarettes prises aux Américains et observent le curieux manège des lézards. Quand on démarre à nouveau, les silhouettes des Fiat, des Lancia et des Alfa Romeo émergent de la masse brune des bennes et des camions; le ronflement des moteurs de marques italiennes se fait plus clair, et nul ne fait la route à pied. Car dans la ville pas une automobile n'a été laissée en arrière, ni un outil, ni un produit quelconque qui eût pu servir à l'ennemi. Les sapeurs n'ont rien oublié. Au loin, les colonnes de fumée des explosions montent vers le ciel, obscurcissant le panache du Vésuve; et lorsque les chars d'assaut vont se poster sur les collines, une série d'explosions retentissent encore. De nuit seulement, Britanniques et Américains se fauillent

prudemment entre les brasiers qui, pourtant, ne cachent aucun piège.

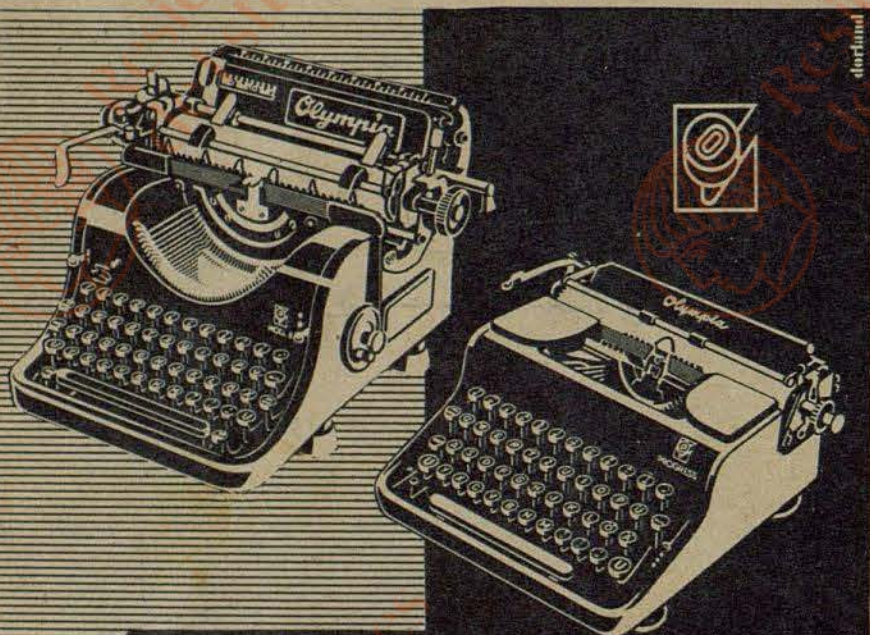
Tous savaient que les Allemands n'étaient pas contraints de lâcher Naples. Leurs divisions auraient pu s'y agripper, s'il l'avait fallu. L'évacuation se fit librement.

A qui revient la première manche?

Dans toute guerre, certaines batailles sont révélatrices de la situation d'ensemble. Les combats en Italie du sud ont ce caractère révélateur. Ils expriment en effet ce que les Anglo-Américains ont obtenu et ce que les Allemands ont empêché. En même temps, les batailles de Calabre, de Salerne et de Foggia ont obligé à réviser des théories qui, pendant des années, furent considérées comme des dogmes de la stratégie combinée terrestre et maritime. Le terme de « forteresse Europe » n'a plus la même teneur. S'il a impliqué jusqu'à présent la défense absolue de toutes les côtes, il a fallu du jour au lendemain réviser le principe. L'ennemi du continent a réussi à en fouler le sol. Ses forces débarquées ont tenu et n'ont pu être rejetées à la mer. Elles n'en déçoivent pas moins les espoirs de Londres et de New-York, et plus encore le commandement ennemi lui-même; là-bas, on avait escompté précipiter le tournant décisif en combinant l'invasion avec l'effondrement de l'Italie.

Entre-temps, la nuit critique du 8 au 9 septembre se passe sans que les grands états-majors de l'un et l'autre camp aient pu adapter leurs plans aux facteurs nouveaux. Force leur est d'agir. Par la trahison de Badoglio, d'incalculables possibilités s'offrent aux Anglais et Américains. D'un coup, les meilleurs atouts sont dans leur jeu. A l'époque, l'immense étendue qui sépare le Pô de l'extrême sud n'est garnie que d'un très maigre rideau de troupes allemandes. Certaines grandes villes, Florence par exemple, n'ont qu'un poste de cinq hommes à la gare; les ports ne sont pas mieux partagés. Le groupe d'armées du maréchal

Lire la suite en page 23



Olympia

MACHINES A ÉCRIRE POUR BUREAUX
MACHINES A ÉCRIRE PORTATIVES

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées
par Olympia Büromaschinenwerke A G., Erfurt.

En vente en France:

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

29, rue de Berri. — Balzac 42-42.

Représentation générale pour la Belgique: Handelsmaatschappij N. V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à: Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro,
Stockholm, Zagreb. — Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.



Accrochés au terrain... Sur le front italien, les soldats allemands, armés de mitrailleuses lourdes, infligent de grosses pertes aux Anglais et aux Américains. Cliché du correspondant de guerre Rieder (PK)

Dans l'enfer des bombes éclairantes et des projecteurs. Des avions rapides allemands démasquent à l'aide de bombes lumineuses les unités de bombardiers terroristes américains attaquant de nuit. Les chasseurs peuvent ainsi abattre plus aisément leurs adversaires. Un aviateur américain qui a eu la chance de s'échapper, désigne cette nouvelle méthode des chasseurs de nuit allemands sous le nom de « passage par les verges ». Dessin du correspondant de guerre Hans Liska (PK)





La naissance du géant

Fabrication d'un char lourd allemand
Cliché du correspondant de guerre Hubmann (PIC)

La deuxième manche

Suite de la page 18

Kesselring peut s'attendre à être coupé. Mais Anglais et Américains n'apparaissent point; ils hésitent devant le prix sans doute lourd et sanglant d'une initiative hardie, ou bien ne sont pas à la hauteur de tels événements brusqués. On dirait surtout qu'ils surestiment la vigueur de la réaction allemande. Inversement, le commandement allemand va réussir un coup d'éclat. Abandonne par son propre allié, il réussit en l'espace de douze heures à jeter en avant ses réserves de la zone du Brenner jusqu'à Livourne, à désarmer les Italiens dissidents et à faire de Salerne une terrible surprise pour l'ennemi. Adolf Hitler s'avère maître de la situation.

En cette nuit claire et fatale de septembre, où le monde retient son souffle, les partisans de Badoglio font sonner les cloches et s'enivrent, mais les Allemands gagnent la première manche de la partie italienne. Dès le lendemain, ils détiennent déjà les positions-clés et dépêchent des parachutistes sur Rome; et aussitôt se déroulent des opérations que régit un programme nouveau, adapté aux circonstances et d'où, le moment venu, se détachera le nom du maréchal Rommel.

Les formations qui évacuent Naples savent en gros ce qui se prépare. L'ennemi aura la ville, soit, et une bonne tranche de terrain en plus, mais chaque kilomètre carré lâché par les Allemands accroîtra ses difficultés. De rudes résolutions sont nécessairement les moyens d'une telle fin, mais l'essentiel est de les prendre. L'effet ne se fait pas attendre. Le pas traînant dont Anglais et Américains se portent sur le Volturno et le temps qu'ils perdent à s'accrocher à nos arrières-gardes soulignent quel tonnage leur a déjà coûté la prétendue victoire remportée à Naples. Elle ne coûte et n'a d'ailleurs pas seulement coûté du tonnage. Ainsi raisonnent les Allemands de l'an 1943. Une telle façon de voir n'eût pas été de mise après la campagne de France. Si elle a cours maintenant, c'est grâce au réalisme du haut commandement allemand. Sans phrases, celui-ci a corrigé l'opinion qui voulait défendre l'Europe sur chacune de ses côtes. Il a mis en ligne au moment voulu une masse de manœuvre capitale: le gage immense du territoire conquis.

Sans allié

Cent magasins, entre Naples et Capoue, ont encore en vitrine le portrait de Victor-Emmanuel de Savoie. Simple oubli. Cela n'a rien à voir avec les convictions du patron. Dans ces contrées de l'Italie rurale, on vivait plus de sentiments que d'idées définies, ce qui explique qu'au sud de Rome, le 25 juillet, jour de l'élimination de Mussolini, le peuple ait abandonné toute attitude politique. Il flottait, jouet des courants les plus divers.

Mais nous voici aux journées où le gouvernement républicain du Duce se constitue. Les échos de son programme et de ses premières mesures se transmettent par les ondes. Les appels de Mussolini ont parfaitement porté jus-

qu'ici. Et d'ailleurs, était-il encore possible de sauver de sa chute brusquée ce peuple dupé au dehors comme au dedans? — Individuellement, les Italiens font cause commune avec les Allemands, rejoignent avec leurs véhicules la gare suivante et gagnent le nord. Mais la masse reste là et baisse la tête.

Or, à observer les choses sur place dans les provinces italiennes du centre et du nord, on s'aperçoit que cette impression est toute superficielle. On sent là beaucoup plus nettement que la république fasciste va devenir réalité. Elle s'efforce à épargner à son pays le régime d'un territoire occupé et son effort tend à remettre l'Italie sur le rang d'un allié. Les milieux qui ont gardé leur sang-froid voient clairement combien le renom de la nation devant l'histoire souffrirait de tout ralliement à l'attitude indigne de la maison royale. De ces milieux, où l'on est loin de ne trouver que d'anciens fascistes, le gouvernement exilé n'a rien à espérer. Plus encore qu'il y a 21 ans, ils voient en Mussolini l'animateur d'une intense vie nationale. Dans les villes de l'Ombrie et de la Toscane, en Ligurie et en Vénétie, des cadres se sont reconstitués dont la fraternité d'armes avec les Allemands s'affirme plus ou moins directement. De nouvelles divisions de la milice se forment; on recrute des bataillons de travailleurs. Du vaste cabinet de travail de Mussolini, au premier étage d'une villa dont la décoration souligne le style jeune, rayonnent des impulsions nouvelles. On lessive les suites de la trahison dans les régions les plus importantes pour la lutte que soutient l'Europe contre les puissances insulaires et d'outre-mer. Les raids aériens terroristes ne les épargnent point, mais les véritables conséquences ne s'y distinguent en rien de ce qu'elles sont dans le Reich. Des villes, parmi les plus réputées du tourisme mondial, tombent en cendres, et la guerre n'en continue pas moins.

Des divisions d'élite à pied d'œuvre

Au cours d'une visite que l'attaché militaire japonais rendit récemment au quartier-général du maréchal Rommel, il demanda comment pourrait bien se dérouler une opération des Anglo-Américains contre la côte de l'Italie septentrionale. Rommel regarde l'attaché militaire et répond: « C'est précisément pourquoi je suis ici ». Nulle présomption n'a inspiré cette phrase. Elle n'est que l'expression de ce qu'il y a de changé depuis le 8 septembre. La position des Européens dans la péninsule n'a plus rien d'ambigu. Un commandement unique règle le sort d'un secteur très sensible; il n'a pas perdu une seule journée, accroissant l'actif, mobile et fixe, de la défense. Les points névralgiques de la côte ne se présentent plus comme à l'époque où des officiers d'état-major du général émigré Ambrosio étaient « responsables » des fortifications. A l'abri d'ouvrages nouveaux, des divisions d'élite sont à pied d'œuvre; leurs hommes sont choisis parmi les meilleurs. La valeur combattive de l'armée allemande d'Italie représente un sérieux multiple de l'ensemble des formations qui, sous le régime Badoglio, pouvaient entrer en ligne de compte dans le même rôle.

RUBANS POUR MACHINES

A ECRIRE

PAPIER CARBONE

APPAREILS DUPLICATEURS

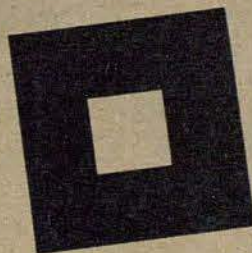
STENCILS

ENCRE POUR DUPLICATEURS



Geha

GEHA-WERKE
HANNOVER



Le carré blanc est-il
vraiment le plus grand?

« Certes, direz-vous, cela se voit au premier coup d'œil! Mais, vérifiez-le donc. C'est ainsi qu'on peut se tromper. L'œil se laisse surprendre, l'homme peut être victime d'une illusion, mais vous pouvez vous en remettre absolument à la bonne expérience qu'ont faite un million d'amateurs, avec un appareil Voigtländer de précision et une pellicule à grain fin BESSAPAN. Réjouissez-vous donc de posséder un Voigtländer, ou pensez déjà maintenant à vous en procurer un dès qu'ils seront de nouveau en vente. »



Voigtländer



Partout où l'on parle de médicaments, de produits chimiques et de réactifs, le nom de E. MERCK jouit d'une renommée toute particulière.

E. Merck

USINES DE PRODUITS CHIMIQUES
FONDÉES EN 1827 · DARMSTADT



Armes de chasse, de sport et de défense

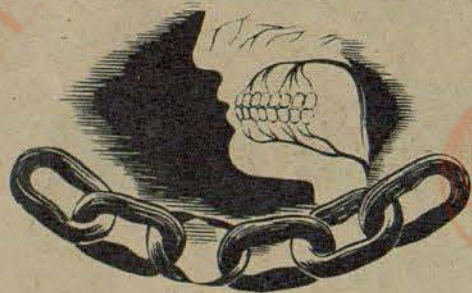
Machines à additionner et à enregistrer à 10 touches

Instruments de précision



S 22

MAUSER-WERKE A.-G. OBERNDORF/N.

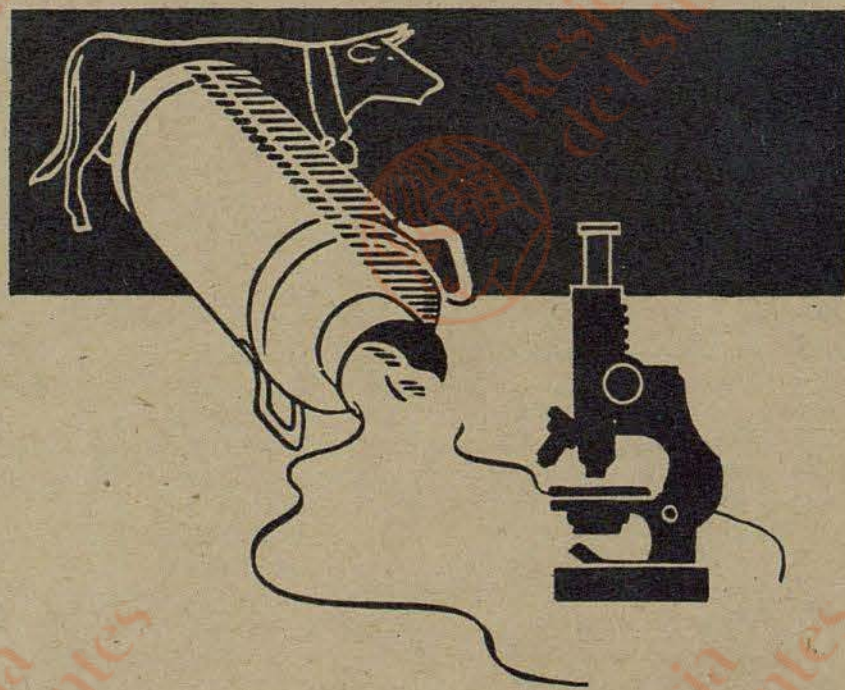


Le point faible du corps

La partie de notre corps qui se trouve la plus exposée, pour le maintien de notre santé, ce sont nos dents. La preuve en est la rapide carie des dents, le mal le plus répandu et celui qui compromet le plus la santé. 90% des hommes en sont atteints. Demandez, à ce sujet, la brochure explicative "Gesundheit ist kein Zufall" éditée par Chlorodont, Dresde N. 6.

Chlorodont

est le moyen de conserver des dents parfaitement saines



SEUL LE LAIT PUR

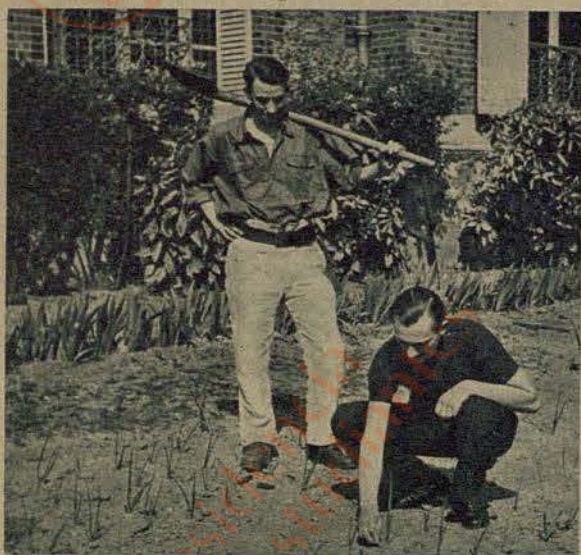
de vaches parfaitement saines est écrémé pour être mêlé à du petit lait et transformé en "Milei". De sévères procédés de contrôle assurent la qualité de ce produit.

Milei

l'excellent succédané qui remplace les œufs

Les légionnaires convalescents

C'est dans les environs de Paris que les soldats de la légion des Volontaires français possèdent leur maison de repos. Dans une atmosphère paisible et sympathique, ils attendent la guérison complète des blessures qu'ils ont rapportées des combats de l'Est. De tous les coins de France arrivent à leur intention de menus présents, tabac, sucreries, jeux, livres, instruments de musique, qui viennent exprimer amicalement la gratitude de la patrie à ses vaillants enfants. Tandis que s'achève leur guérison, de nouvelles recrues les remplacent sur le front de l'Est. C'est un courant incessant: aussi longtemps que durera la lutte contre le bolchevisme, la France ne cessera d'y être représentée.



Jardiniers pour le plaisir. Robert P. et Ludovic L. ont transformé les massifs de la villa en jardin potager

Visite du matin. Quotidiennement une des gouvernantes va de chambre en chambre afin de s'assurer du bien-être de ses hôtes



Voilà un beau gars normand! Très tôt, Robert P., âgé de vingt ans, s'est engagé, plein de confiance, dans la Légion. Ce qu'il a vu en Russie n'a fait que fortifier ses convictions

→ **Un Marseillais.** Jean B., trentecinq ans, est le boute-en-train de la maison. Marin à bord du « Sirocco », il a vécu les heures tragiques de Dunkerque, où il apprit à connaître l'égoïsme féroce des Anglais. Cette expérience le détermina à entrer, dans les premiers, à la L.V.F.



Cliché A. Zucca

→ **Un Breton.** Ludovic L., de Saint-Brieuc, vient d'apprendre par une lettre que les attaques aériennes terroristes des Anglais sur son pays natal ont provoqué chez ses jeunes « pays » de nombreux engagements dans la L.V.F.





GRANDS MAGASINS DE LA SAMARITAINE
MAISON ERNEST COGNACQ
67 à 81 Rue de Rivoli — PARIS
NOUVEAUTÉS ALIMENTATION

La moitié des actions et 65% des bénéfices sont réservés par la Samaritaine à son personnel. La seconde moitié du Capital est la propriété des Fondations Cognacq-Jay reconnues d'utilité publique.

SAMARITAINE DE LUXE
27 Boulevard des Capucines — PARIS
ARTICLES DE HAUTE COUTURE ET GRANDES SPÉCIALITÉS POUR L'HOMME, LA FEMME ET L'ENFANT
PRIX TRÈS MODÉRÉS.

M. Brunet & Co
COGNAC

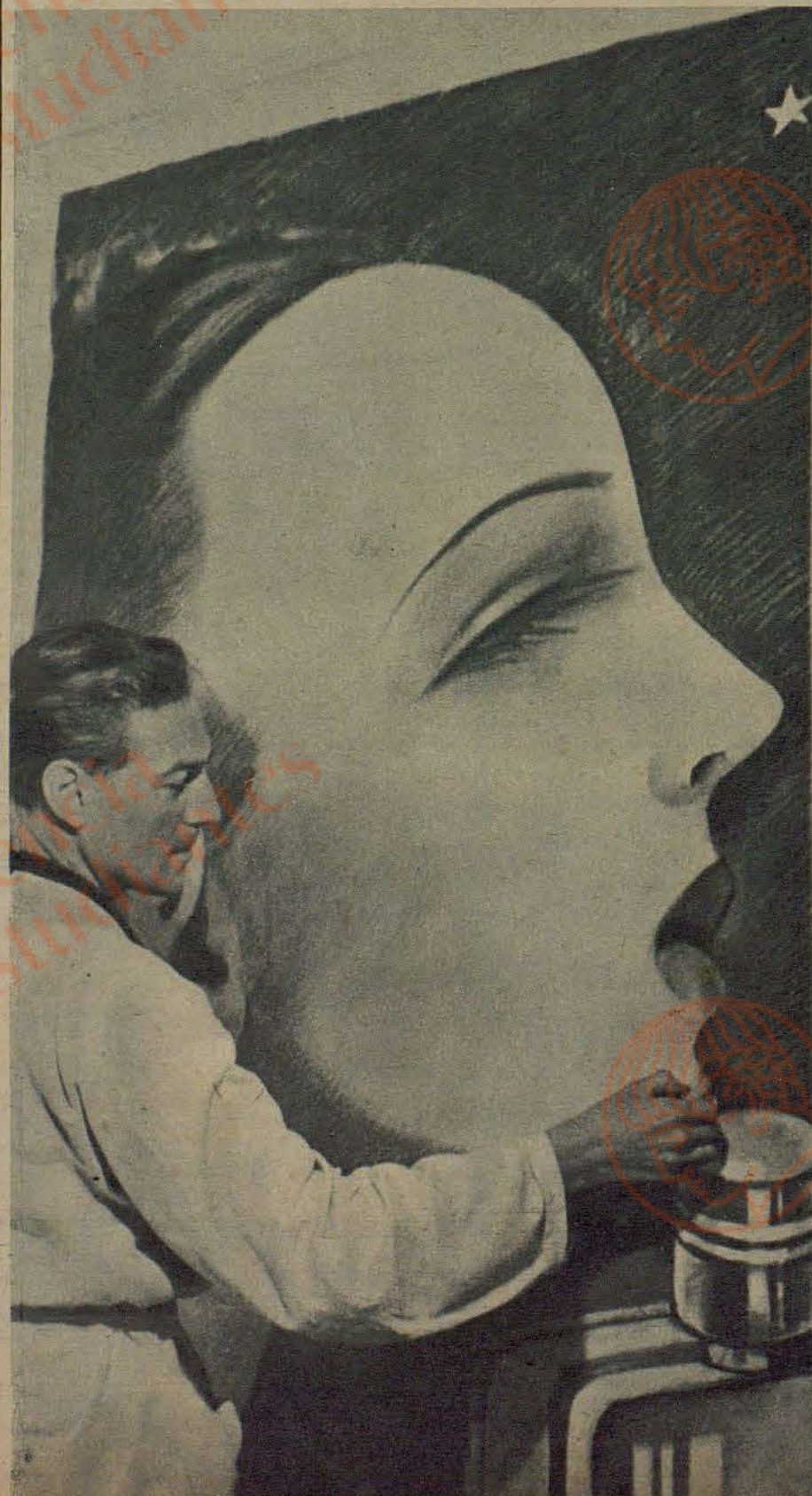


Dans les studios de la «Bavaria»

LA COLONIE INTERNATIONALE D'ARTISTES ET D'ARTISANS D'UNE SOCIÉTÉ DE FILMS ALLEMANDE

Ils sont venus du nord, de l'ouest et du sud-est de l'Europe, attirés par l'un des centres les plus importants de l'industrie cinématographique allemande. Gagner plus d'argent, connaître le monde, progresser dans leur métier, servir l'idée européenne, telles sont les multiples raisons qui ont amené ces artistes et ces artisans en Allemagne. Ici, on a besoin de toutes les forces: les talents sont cultivés et trouvent de nombreuses possibilités de s'épanouir, et les bons artisans peuvent laisser libre cours à leurs initiatives dans leur profession. Ainsi, le film allemand prend un nouvel essor et s'enrichit par la variété de toutes ces jeunes forces.

Là, au menton, il manque encore un je ne sais quoi... dit le dessinateur français Pierre F. Les affiches de propagande pour films sont sa spécialité. C'est aux beaux-arts de Nancy qu'il a fait ses études pour devenir dessinateur d'affiches.



Le jeune Einar D. de Copenhague, échangera bientôt son marteau contre une arme, car il s'est engagé dans la légion des volontaires danois pour le front de l'Est.



Sa clé doit être photographiée pour un film. Aussi le ferronnier d'art A. de Sofia lui donne-t-il des soins tout particuliers.



D'un grand chantier à l'atelier de décoration de films. Il y a déjà trois ans que Svend a quitté sa calme cité de Forlev, au Danemark, pour venir en Allemagne.



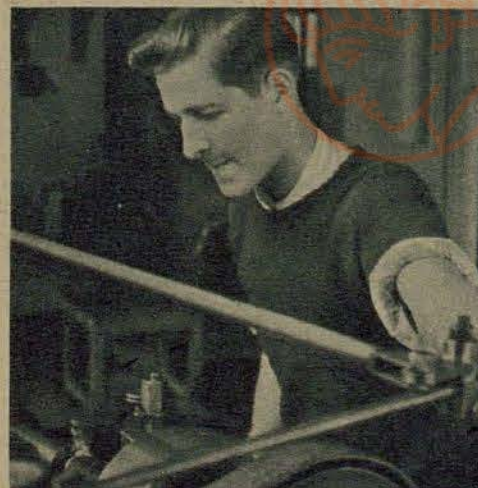
Une vieille ville est reconstruite. Un coin de l'Allemagne du moyen âge... quelques mètres plus loin, une ruelle de Venise...



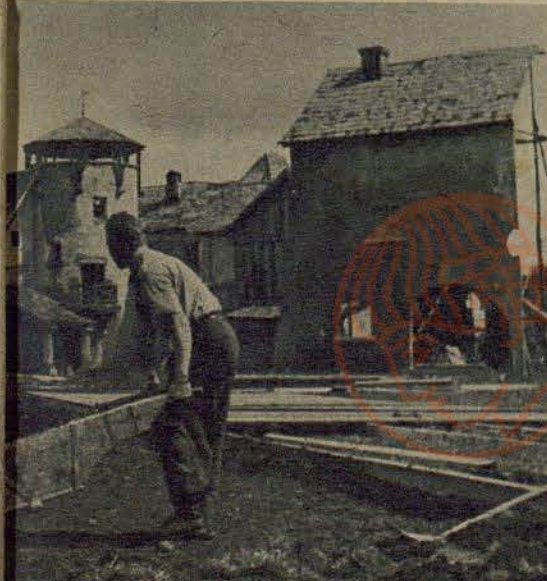
Le peintre en lettres Richard B., de Copenhague, qui gagne aujourd'hui largement sa vie en Allemagne, envoie à ses vieux parents 100 RM. par mois.



Quand Dagmar sera là... Le menuisier Jean A. se plaît si bien ici qu'il fait venir sa femme de Copenhague. Elle travaillera également en Allemagne.



Vincent a l'étoffe d'un constructeur. Ce jeune mécanicien est venu en Allemagne pour gagner la somme qui lui permettra de poursuivre ses études d'ingénieur.



un carrefour de Paris... des vues pittoresques des différentes parties du monde sont ainsi reconstituées sur le terrain du studio.



Un décor fantastique en style français. Raymond F. d'Avignon voulait devenir peintre décorateur, les magnifiques scénarios l'attirent. Mais la production en France était limitée. Une invitation pour l'Allemagne lui donna la chance de travailler en artiste. Dans l'atelier de la «Bavaria» il met en valeur ce qu'il a appris à l'école de dessin d'Arles.



Le dimanche dans la vallée de l'Isar. Les ateliers de la Bavaria sont installés dans un paysage bavarois. Les jours fériés, on excursionne dans les Alpes.



BONS DU TRÉSOR

Chaque saison requiert ses labeurs. Chaque saison apporte ses richesses. Sonserire, c'est faire confiance à la générosité de la terre française.

c'est chez vous,

par correspondance, que vous apprendrez le **DESSIN** par la célèbre méthode **MARC SAUREL** **"LE DESSIN FACILE"**

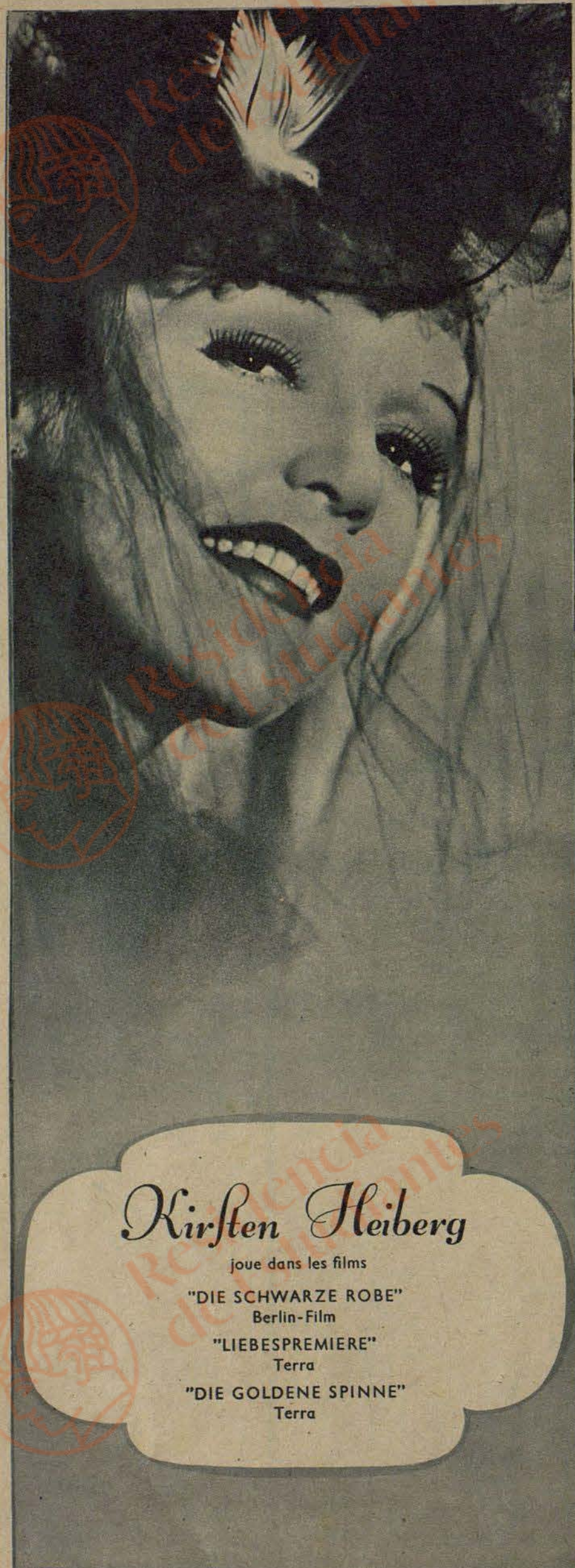


Dès 1912, le premier en France, Marc SAUREL a créé un cours de Dessin par correspondance. Il a formé depuis, à leur satisfaction unanime, des milliers d'élèves et sa nouvelle méthode **"LE DESSIN FACILE"** est le fruit de ces 32 ans de pratique quotidienne. Réunissant le maximum de clarté et d'efficacité, **"LE DESSIN FACILE"**, méthode jeune, vivante, attrayante, vous permet d'acquiescer en moins d'un an une connaissance solide du dessin, et ceci quels que soient votre âge, votre résidence, votre profession et le temps dont vous disposez.

De splendides planches photographiques spécialement établies vous font faire une étude raisonnée des principes du dessin vous préparant au travail d'après nature et d'imagination. A toute heure, en toute saison il vous est ainsi possible de pratiquer le dessin.

"LE DESSIN FACILE"
11, rue Keppler, 11 - Paris (16)

Organisation spéciale pour les élèves de Belgique



Kirsten Heiberg

joue dans les films

"DIE SCHWARZE ROBE"
Berlin-Film

"LIEBESPREMIERE"
Terra

"DIE GOLDENE SPINNE"
Terra



L'événement. Sept auteurs de la semaine théâtrale de Leipzig entourent l'intendant général Schüler (assis à son bureau). De gauche à droite: Franz Hauptmann, Max Narbeshuber,



Hans Schwarz, Joseph Maria Frank, Friedrich Schreyvogel, Karl E. Waller, Herybert Menzel et le compositeur Norbert Schultze.

SUR LA SCÈNE

Huit Premières en une semaine

LES impressions que nous offrent en foule la poésie, la musique et le théâtre sont d'autant moins fugitives que l'on ressent mieux la flamme de l'art qui les a conquis sur la dureté des temps. Là réside le vivant souvenir que nous garderons de la brillante semaine théâtrale de Leipzig. Elle a réuni huit Premières dont la gamme s'étageait de la comédie d'amateurs au drame historique, de l'opérette populaire à la tentative la plus hardie vers des possibilités encore peu connues de la scène sonore.

S'inspirant des temps héroïques de l'histoire germanique, Hans Schwarz a su créer le personnage du blond empereur saxon Othon II, époux de Théophane la byzantine, qui de son palais de Magdebourg se rend en Italie et succombe à l'attrait des pays méridionaux. Franz Hauptmann a façonné une légende puisée dans les horreurs de la guerre de Trente Ans. Dans l'apparat guerrier des camps, Wallenstein, vigoureuse figure, domine la misère d'un pays dévasté, le désespoir des paysans et des citadins; animateur fougueux, calculateur aussi, son ambition démesurée le mène à sa perte. C'est une caricature de l'héroïsme que Max Narbeshuber a tracée dans Don Quichotte; il situe ce pâle fantasque dans la facilité du monde méridional, en une comédie dont

ni Calderon ni Shakespeare ne renieraient certains traits. Entre rêve et réalité plane la délicate création de Friedrich Schreyvogel qui présente Titiana, reine des Elfes, venue chez les humains, pour apprendre à aimer. Campés sur le terrain des réalités, Joseph Maria Frank a bâti sa pièce autour du bureau d'un avocat spécialiste du divorce, et Herybert Menzel s'est servi d'un épisode de la grande guerre pour nous donner une satire mordante de l'impérialisme américain.

Mais voici, pour nous ramener dans l'irréel, l'opéra «Le cœur froid» de Norbert Schultze, où se mêlent humains et personnages surnaturels de la Forêt Noire au sein d'une féerie symphonique. Karl Orff poursuit le genre particulier qu'il a adopté avec les Carmina Burana. Les chants d'amour de Catulle lui ont inspiré une pièce qui célèbre en latin, avec chœurs, danses et ballets, les amours malheureux du poète avec sa peu fidèle Lesbia. C'est ici surtout, où les éléments primordiaux de la scène, diction, musique et danse sont amalgamés sur un mode nouveau, que la dite semaine théâtrale, avec ses huit Premières, témoigne en cette cinquième année de guerre de la vitalité intacte de l'art créateur, et prend la valeur d'une promesse d'heureux développements dans le théâtre allemand.



L'atmosphère des répétitions. Au pupitre, Karl Orff, le compositeur de «Carmina Catulli»; à sa droite, le professeur Niedecken-Gebhardt; à gauche, la maîtresse de ballet Tatiana Gsovsky; derrière eux, l'intendant et la danseuse Mary Wigman.

Symphonie de velours et de soie. 657 costumes étaient demandés pour cette semaine de premières; sur ce nombre 202 costumes furent confectionnés de neuf. Le seul vêtement de la Théophane a réclamé 15 m. de velours, le corps de ballet 75 m. de tulle.



Le langage des attitudes. Catulle repousse les avances des courtisanes romaines. La scène est tirée de la nouvelle pièce chorégraphique de Karl Orff qui a pour thème le dramatique amour du poète latin pour Lesbia.

PRÉCIEUX PANS DE MURS...

Ce que sont les fresques

La peinture à fresque vit et fleurit, décline et disparaît avec l'inspiration de l'architecture d'une époque. Loïn d'être ici des notions vagues, cause et effet résident dans la chimie de la peinture murale. Les couleurs que le peintre applique « à fresco » sur une cloison fraîchement enduite de mortier et de chaux s'allient solidement à leur fond pour ne faire qu'un avec lui et braver la patine des siècles.

Les fresques extérieures conviennent admirablement aux pays dont la luminosité et la pureté de l'air caractérisent le climat. Il y a déjà des milliers d'années que l'Egypte, la Grèce et l'Italie ont orné les murs de leurs clairs édifices de figurations aux couleurs vives. Dans l'atmosphère transparente des contrées alpestres nous sourient les cloisons peintes des chalets; elles sont l'œuvre de peintres bien souvent inconnus et présentent des motifs de décoration variés. Depuis des siècles s'était développé là un art de la fresque dans la bourgeoisie rurale où les traditions artisanales du meilleur goût se sont maintenues.

On ne peut guère imaginer de procédé de peinture dont les exigences physiques, techniques, et artistiques convergeraient de manière aussi impérative que dans la fresque pour en conditionner le « métier ». Il faut là tant de choses: badigeonner en plusieurs fois le mur de mortier et de chaux, reprendre fréquemment le finissage du fond à peindre, posséder à fond la chimie des couleurs; puis adapter l'idée maîtresse du tableau au genre de l'immeuble ainsi qu'à ses dimensions, à son dégagement et au panorama; enfin avoir préparé à part toutes ébauches, entamer et terminer à l'instant voulu l'exécution de l'œuvre en ses différentes parties. L'antiquité, la Renaissance, les styles baroque et rococo nous ont laissé de précieux témoignages de la peinture à fresque. En Europe occidentale, la monotonie grise ou brunâtre de froids immeubles collectifs a désenchanté les cités et l'art s'en est trouvé évincé.

De nos jours, d'habiles animateurs travaillent un peu partout à créer la peinture murale des temps nouveaux. Les murailles des édifices publics, les cloisons de salles de réception se recouvrent de nouveau d'allégories de bon ton.

En matière d'art, le sublime dépend toujours de la personnalité. Comme l'architecture remet aujourd'hui en honneur la lumière et les dimensions propices aux silhouettes murales, les temps à venir feront peut-être réapparaître de géniales inspirations qui prolongeront dignement la lignée des grands maîtres de la fresque — Giotto, Michel-Ange, Raphaël, Dürer, Holbein, Le Corrège, Marées, Cornelius, Schadow, Hodler, pour ne citer que quelques noms parmi les plus connus.

Une fresque raconte l'histoire de la ville. Face à l'Hôtel de Ville de Hanau, une maison porte une fresque du milieu du XIX^e siècle: « Les membres du conseil municipal. » Le peintre a su donner l'illusion d'un triple étagement en profondeur par un simple jeu de l'art qui ne manque pas, étant donné l'allure dramatique de la composition, de produire tout son effet.

La douce magie de la scène emplit la comédie où Friedrich Schreyvogel a évoqué Titania, reine des Elfes (Valeria Steinmann), qui a forcé les portes du monde des humains pour apprendre à aimer

Grâce et dignité dans la tragédie. Othon II avec son épouse Théophane (à gauche) et sa mère Adelaide — principaux personnages du drame de Hans Schwarz sur le passé germanique. (Raimund Bucher, Erna Korhel et Ingeborg Werzlau

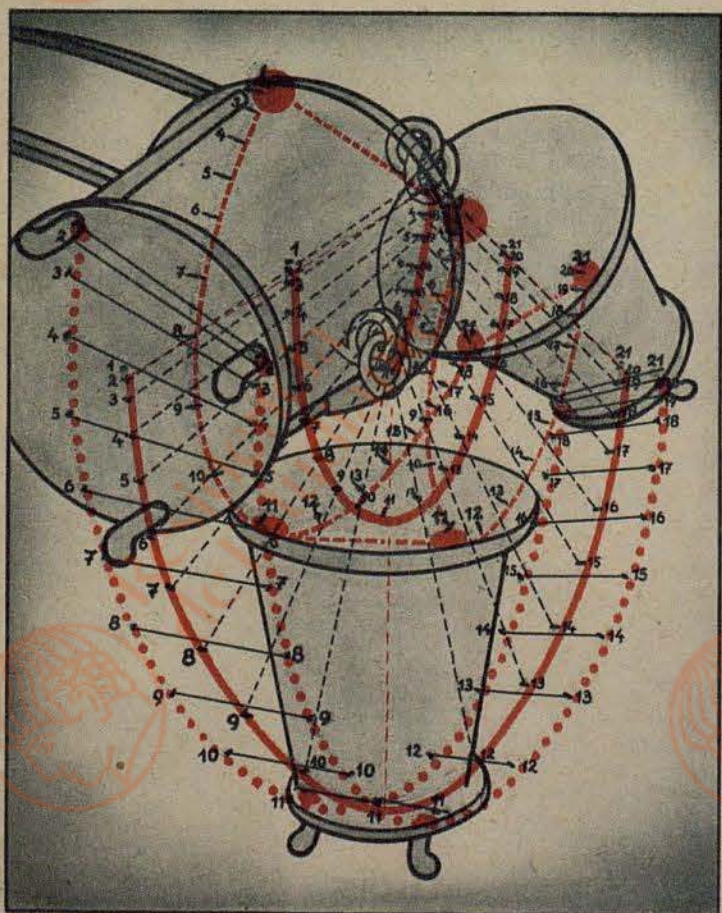




Tout un monde, sur du papier calque

Dans l'atelier d'un film de dessins animés

SIGNAL publie sur la page en couleur ci-contre une image qui, au premier abord, semble étrange. Elle est extraite d'un film de dessins animés et représente une vue, la nuit. Un chat vient de faire un bond audacieux et est tombé du toit sur une lampe qui se balance maintenant dans l'espace. Le chat, apeuré, se cramponne à la lampe. Les deux phases extrêmes du mouvement de va-et-vient de la lampe sont réunies sur la même image. Les dimensions inusitées de l'arrière-plan permettent de prendre chaque fois une autre vue, après un mouvement de balancement de la lampe. Cet arrière-plan est peint sur du papier. On pose sur lui plusieurs couches de papier calque, sur lesquelles la lampe et le chat sont représentés dans leurs mouvements successifs. Grâce à ce procédé, on obtient la reproduction du mouvement. Si les choses paraissent élémentaires quand on voit le film se dérouler à l'écran, elle représentent en réalité un travail pénible et délicat pour le dessinateur, même lorsqu'il s'agit d'un mouvement très simple. De même que le plus gracieux des menuets doit être réglé et fixé d'avance en détail à l'aide de l'écriture chorégraphique, le dessinateur en chef du film animé divise les mouvements de la lampe en phases mathématiquement réglées. (Voir le dessin ci-dessous). Par exemple, la courbe rouge non hachée sur la partie inférieure de la lampe montre comment les écarts des phases particulières, au début du mouvement de va-et-vient, se trouvent encore très faibles, (dans le dessin, phases de 1 à 4), puis comment ils augmentent de phase en phase, à mesure que le mouvement s'accélère (phase 8 à 13), pour diminuer graduellement lorsque le mouvement s'affaiblit (phase 17 à 21). De même que chaque partie de la lampe, chaque partie du corps du chat: nez, patte gauche de devant, etc., a aussi son propre mouvement. Le spectateur d'un tel film ne se doute pas du travail délicat que coûte sa fabrication; mais il doit aussi l'ignorer, pour éprouver un plaisir complet en contemplant le monde animé que le dessinateur a su créer pour lui.



Käte H., âgée de 22 ans, était encore vendeuse dans les premières années de la guerre. Dans la quatrième, alors qu'un nombre toujours croissant de femmes se mettaient à la disposition de l'armée, elle s'engagea, et dirige aujourd'hui un poste de veille.

Cliche du correspondant de guerre Conrad Weidenbaum (PK)

VENUES DE TOUTES LES PROFESSIONS

Au télégraphe, au téléphone, à la radio, partout où cela a été possible, les auxiliaires féminines du service de renseignements de l'état-major de l'armée, de la marine et de la Luftwaffe, ont remplacé les soldats qui ont pu partir au front. Toutes ces jeunes filles, de même que les courageuses infirmières de la Croix-Rouge, sont depuis longtemps les camarades dévouées des soldats. «Signal» en présente ici quelques-unes.



Les femmes aident les soldats

Au standard téléphonique. L'une était modiste, l'autre secrétaire, la troisième couturière. Il s'agit pour elles, aujourd'hui, d'avoir l'oreille fine et les réflexes rapides. Le service est fatigant, mais n'est-ce pas leur contribution au combat que les soldats mènent sur le front?

Clichés des correspondants de guerre Ehrmann, Max-Ehlert, Lyslak et Doelfs (PK)



Au central télégraphique. On n'emploie ici que des femmes ayant une grande expérience de la machine à écrire. Ces «jeunes filles en uniforme» portent la blouse de travail avec l'aigle brodée et sur la manche, l'insigne des radiotélégraphistes.



Dans la Croix-rouge. L'infirmière Gertrud, de Berlin, dont le mari est médecin sur le front, passe son temps à soigner et réconforter les blessés. Elle a déjà servi en France, dans les Balkans et dans l'Est. Elle porte l'insigne de Crimée et la médaille de l'Est.



Armées de la règle et du compas. A ces employées est dévolue la tâche délicate de reporter sur des cartes d'état-major les indications que leur ont transmises des camarades sur le vol d'appareils ennemis. Ainsi un raid ennemi peut-il être repéré avec précision.



Au service d'une escadrille de chasseurs de nuit. Toute information est d'une importance capitale. La précision apportée à leur transmission influe directement sur le groupement de toutes les nouvelles permettant une vue d'ensemble des opérations aériennes.



Au poste d'émission. Des décisions de la plus haute importance dépendent de la rapidité et de la précision des transmissions. Une pareille tâche requiert une formation sérieuse et une tension d'esprit de tous les instants.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLensäURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

Depuis LE FER jusqu'à LA SOIE

Les exportations allemandes
en temps de guerre

Le docteur Walter Grävell, directeur de l'Office de statistiques du Reich, donne dans les lignes suivantes une vue d'ensemble sur l'état du commerce extérieur allemand en temps de guerre. L'activité de ce commerce ne peut manquer de surprendre, étant donné les efforts colossaux de l'industrie mise au service de la guerre. Il y a là un signe heureux pour l'avenir de l'économie européenne en temps de paix.

AVANT la guerre actuelle, après les années pénibles de la crise économique mondiale, les exportations allemandes avaient déjà repris de l'importance. En 1938, elles étaient de 25 % au-dessus de la moyenne annuelle la plus basse. Un tel résultat avait été obtenu, grâce à une réorganisation intelligente des relations du commerce extérieur allemand, en mettant à profit les expériences des années de guerre et de crise. En premier lieu, il avait fallu rétablir les relations commerciales et économiques de l'Allemagne avec les pays du sud-est, du nord-est et du nord de l'Europe. En outre, on avait obtenu aussi avec d'autres Etats de l'Europe, un accroissement sensible des échanges commerciaux, exception faite de la France, orientée vers l'Angleterre.

Lorsque la guerre éclata, en automne 1939, il y eut naturellement régression. A cette époque, le ministre de l'Economie du Reich s'efforça de maintenir le commerce extérieur allemand à 80 % de son niveau normal. Ce but a été

plus qu'atteint. Au cours de l'année passée, les exportations allemandes avaient déjà dépassé de 20 % celles de 1940. En particulier, l'exportation de matières premières et d'articles semi-ouvrés, fournissant du travail à l'économie étrangère, avait pu être augmentée. Ce résultat favorable des exportations est d'autant plus remarquable que

l'Allemagne actuellement n'a, pour ainsi dire, que l'Europe pour débouché. On peut évaluer les exportations allemandes de l'année dernière en Europe (sans l'Angleterre ni l'Union Soviétique), comme étant supérieures de 100 % à celles de 1938, ce qui revient à dire qu'elles sont le double de ce qu'elles étaient avant la guerre. Si les augmentations de prix qui se sont produites entre-temps jouent un certain rôle dans cette progression, les quantités exportées ont aussi augmenté considérablement. On a exporté dans

← **Trois années de guerre comparées.** L'exportation allemande de matières premières (à gauche sur le dessin) a pu être lentement augmentée au cours des trois années de guerre 1940-1941-1942. L'exportation de produits semi-ouvrés (à droite sur le dessin) s'est accrue sensiblement de 1940 à 1942. Et depuis 1942, malgré des efforts redoublés pour l'économie de guerre cette exportation a continué à progresser légèrement.

les pays européens, en chiffres ronds, 73 millions de quintaux métriques de plus qu'en 1938, ce qui représente une augmentation en poids de 25 %.

Le sud-est de l'Europe participe, tout particulièrement, à ce succès d'exportation. La valeur des exportations allemandes, par exemple, en Roumanie, en Bulgarie et en Hongrie, prise dans son ensemble, a presque quintuplé, comparativement à 1938. Les quantités exportées ont passé de 7,8 millions à 32,5 millions de quintaux. Seule une faible partie de cette augmentation revient aux territoires incorporés entre-temps : l'Autriche et le Protectorat de Bohême et de Moravie.

Le résultat est que la participation de l'Allemagne aux importations des pays européens est aujourd'hui tout à fait éminente. Les chiffres de la représentation ci-dessus le montrent en détail.

Cette augmentation ne signifie nullement que les exportations allemandes soient restées inférieures aux importa-



La participation de l'Allemagne aux importations des pays européens
Dans la figuration symbolique, les secteurs rouges sur les locomotives indiquent le pourcentage de participation de l'Allemagne aux importations des différents pays

tions en provenance de ces pays. La situation n'est pas telle que l'Allemagne importe plus de marchandises de l'étranger qu'elle ne lui en livre. L'Allemagne, au contraire, paie ses importations en grande partie avec des exportations. Par exemple, pour la Roumanie, la Bulgarie et la Hongrie réunies, les exportations allemandes peuvent être évaluées à 113 % des importations en provenance de ces pays. Pour la Suède, la proportion s'élève à 103 % et pour l'Italie à 128 %. Si cependant la balance des comptes allemande est actuellement déficitaire à l'égard de quelques pays, ce qui entraîne certains excédents de clearing en faveur des pays européens, il faut attribuer cela à des facteurs qui sont en grande partie en dehors du commerce extérieur, comme, par exemple, la mobilisation de la main-d'œuvre étrangère en Allema-

gne, l'utilisation des moyens de transports de l'étranger par la Wehrmacht, etc... Cependant, la situation des exportations allemandes pouvant être considérée aujourd'hui comme très saine, la couverture de tels soldes, à l'aide de marchandises, après la guerre, n'offrira aucune difficulté.

Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que pendant cette guerre l'Allemagne ne se borne pas comme autrefois à exporter des articles manufacturés, mais aussi et de plus en plus des matières premières pour la fabrication de nouveaux produits synthétiques.

Comparativement à l'avant-guerre, l'exportation de produits manufacturés a subi une régression, parce que l'industrie a été largement mobilisée pour des buts de guerre. Malgré cela, l'exportation de certaines marchandises a été

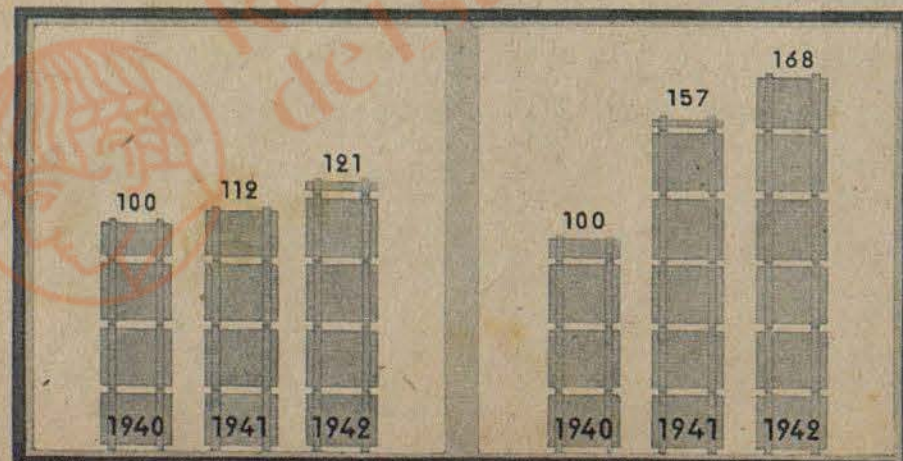
considérablement augmentée. On peut citer comme ayant dépassé en volume, au cours de l'année dernière, celle de 1938 (c'est-à-dire après élimination des augmentations apparentes dues à l'élévation des prix), l'exportation des articles suivants : tissus de cellulose et de chanvre, peaux, fourrures, papier et carton, bois de placage, verrerie, produits synthétiques, couleurs n'appartenant pas au groupe des gousses, explosifs et poudres, fer en barres et coule, fer-blanc et fil de fer, matériel de construction de voies ferrées, barres, tôles et fils de métaux communs (excepté le cuivre et l'aluminium), produits manufacturés, tels que soie tricotée, rayonne, fibrane, laine, coton et chanvre, souliers de cuir, maroquinerie, livres, cartes, partitions musicales, tableaux, articles en métaux communs (exception faite des articles

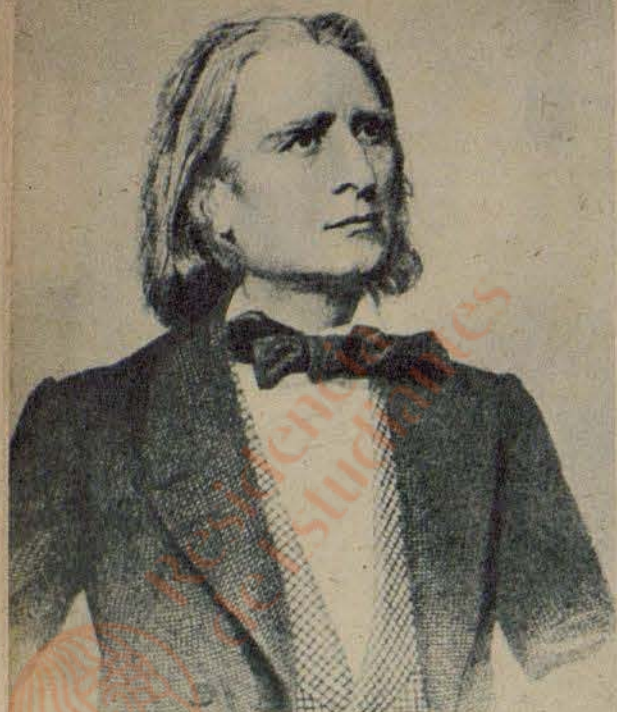
en cuivre), machines agricoles, articles de cire ou de graisse, films impressionnés, produits photographiques et chimiques.

Un grand nombre d'autres articles d'exportation se sont maintenus au même niveau qu'avant guerre où n'ont subi qu'une régression minime.

Les exportations allemandes, en temps de guerre, sont un témoignage de la force constante de l'économie allemande, qui est à même de livrer à l'économie des autres pays, dans une mesure de plus en plus grande, des denrées alimentaires, des matières premières et des articles semi-ouvrés.

En outre, elle leur livre, de plus en plus, les articles manufacturés dont ils ont besoin pour assurer eux-mêmes leur potentiel économique. C'est ainsi que la communauté économique du continent s'est solidement établie depuis 1940. La guerre finie, elle ne pourra que se développer encore pour accroître le bien-être des peuples européens.





Franz Liszt. Portrait datant de l'époque où, par un hasard étrange, Liszt intervint, d'une manière décisive, dans la vie d'une jeune hollandaise



Edouard Manet, peint par lui-même. Alors qu'il était encore chez son père, Edouard Manet reçut des leçons de piano de la jeune fille de Zaltbommel

La petite ville de Zaltbommel. Au fond, la « Wasser-tor », porte par laquelle Liszt entra dans la ville



Le carillon de Zaltbommel

PAR une belle journée de l'été 1850, un étranger à la taille svelte, et de haute stature se trouvait sur un vapeur qui remontait le Waal. Plongé dans la lecture d'un livre, il ne prêtait aucune attention au magnifique paysage des bords du fleuve, quand le son d'un joyeux carillon vint le tirer de sa lecture.

Le vapeur passait devant une charmante petite ville dont le clocher rappelait un campanile italien et c'étaient ses cloches qui se faisaient entendre. Le carillon cessa un instant, et quand il reprit, l'étranger fut surpris d'entendre une sonate de Mozart. Ravi de cette musique inattendue, et de la pureté des sons, il résolut d'interrompre son voyage et de s'arrêter là. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de la petite ville hollandaise de Zaltbommel, puis du sonneur de cloches Leenhof, en même temps organiste, et finalement de la fille de l'organiste Suzanne, qui accompagnait son père au piano quand il jouait du violoncelle. L'étranger lui ayant demandé un jour de jouer un morceau de Liszt, elle se déroba, prétendant que le morceau en question était trop difficile à exécuter. L'étranger se mit alors au piano et joua lui-même le morceau, puis, ayant achevé et constatant à quel point il avait remué son auditoire, il n'hésita plus à dire son nom: c'était Franz Liszt en personne.

Liszt fit alors le nécessaire pour permettre à la jeune fille, si bien douée, de faire ses études au Conservatoire de Paris. Plus tard, il l'introduisit comme maîtresse de piano dans la famille Manet, où elle donna des leçons aux deux fils cadets Gustave et Eugène. Puis, lorsque Edouard, le fils aîné, revint du Brésil, elle lui donna aussi des leçons et, quelques années plus tard, devint sa femme. Elle abandonna alors ses études et se contenta de jouer seulement dans le cercle intime de la famille et des amis du grand peintre Edouard Manet. Elle jouait toujours, de préférence les œuvres de Franz Liszt.

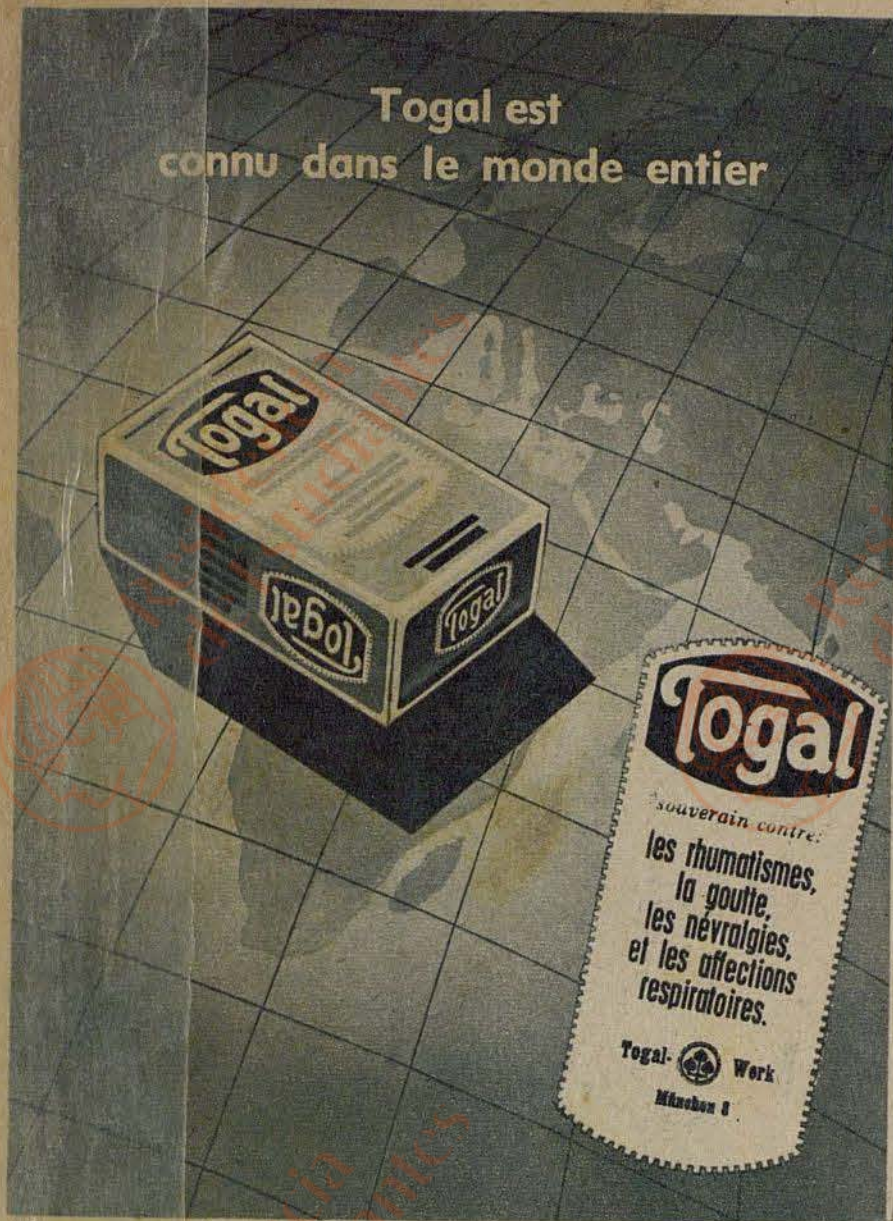


Le clocher de l'église de Zaltbommel dont le carillon a donné naissance à notre récit

Suzanne Leenhof, qui, par une étrange destinée, est devenue la femme du célèbre peintre français Edouard Manet. Ce tableau, sur lequel Manet l'a représentée avec son fils, se trouve aujourd'hui au Louvre



Togal est
connu dans le monde entier



Togal
souverain contre:
les rhumatismes,
la goutte,
les névralgies,
et les affections
respiratoires.
Togal-Work
München D



MOUSON
LAVENDEL
WHEN



PERI
KHASANA

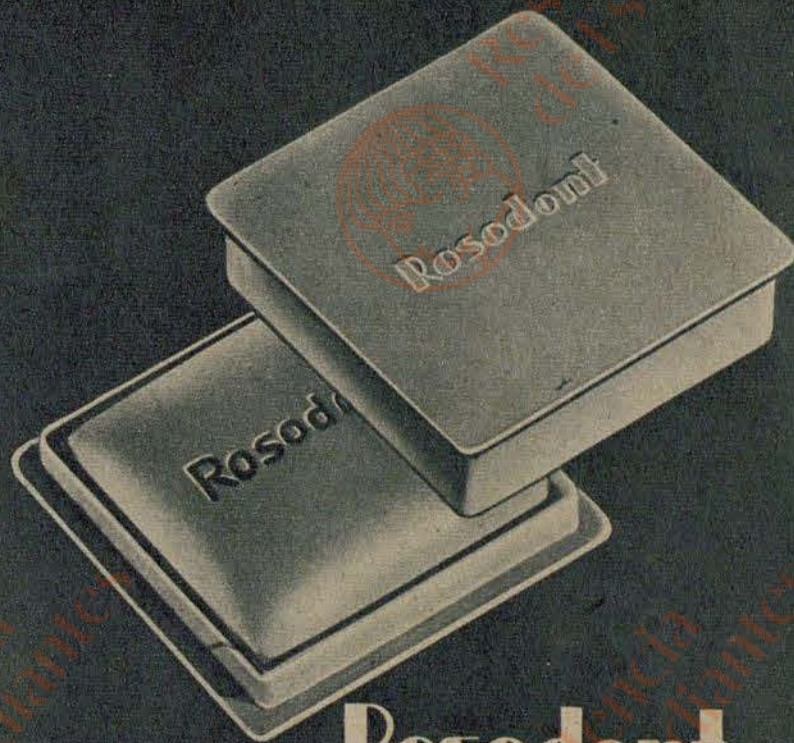
MARQUE MONDIALE
DE COSMÉTIQUES

Dr. Korthaus

DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.

PERI

B O H N



Rosodont

LA PÂTE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE
QUALITÉ. EMPAQUETAGE
SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A. H. A. BERGMANN, WALDHEIM (S.A.)

AMAB

Signal



Bien visé!